

ne mérite donc aucune récompense ; j'ai bien plus de raison de craindre qu'au dernier jour Dieu ne me rende responsable du bien que j'aurais pu faire avec le secours de sa bonté, et que je n'ai point fait. Daigne donc Votre Sainteté le supplier de me pardonner et de me sauver malgré mes fautes. Dieu veuille m'éclairer, me diriger en toutes choses, et m'accorder la grâce de mourir pour la défense de la foi et de la sainte Église... Dans ces sentiments, Très Saint Père, j'implore une nouvelle bénédiction pour la République, pour ma famille et pour ma personne. Je sens croître avec votre bénédiction ma confiance en Dieu, source de toute force et de toute valeur.»

Tels étaient les rapports de cordialité et de parfaite union qui existèrent toujours entre Pie IX et García Moreno. Pie IX aimait en García Moreno l'homme droit, l'homme juste, opiniâtre adversaire de la Révolution. Fier avec le Tzar, avec Bismarck, avec Napoléon, il se montrait plein de tendresse pour ce chef d'un État inconnu dont le noble cœur battait à l'unisson du sien. De son côté, García Moreno aimait avec passion cet héroïque Pontife toujours sur la brèche pour défendre les droits de l'Église, ce nouveau Grégoire VII qui, dans notre siècle d'indifférence et de rationalisme, eut assez de courage et de prestige pour imposer le *Syllabus*, organiser une croisade et célébrer le concile du Vatican. Ces deux âmes n'en faisaient qu'une dans l'amour de la vérité intégrale : Pie IX, l'évêque du dedans, prêchait cette vérité ; García Moreno, l'évêque du dehors, se levait pour lui prêter main-forte, et lui offrir au besoin le sacrifice de sa vie. Il écrivait un jour à un de ses amis qui venait d'être admis à l'audience de Pie IX : « Je te porte envie pour le bonheur que tu as eu de baiser les pieds du Vicaire de Jésus-Christ et de converser avec lui, lui que j'aime plus que mon père, car pour lui, pour sa défense, pour sa liberté, je donnerais même la vie de mon fils. »

Pie IX et García Moreno, ces deux justes du XIX<sup>e</sup> siècle, avaient mérité tous deux le suprême honneur de partager la passion de Jésus-Christ : l'un fut livré aux géôliers de la Révolution, l'autre à ses sicaires.

tira l'Équateur de l'abîme du déficit et de la banqueroute creusés sous ses pas par les prétendus hommes de progrès, puis le lança dans une voie de gloire et de prospérité inconnue aux républiques américaines, et même aux peuples d'Europe depuis qu'ils ont cessé de chercher avant tout le royaume de Dieu et sa justice. Nieront-ils ce fait plus éclatant que le soleil ? Non, ils admireront l'homme de progrès, mais ils déclameront contre son catholicisme, s'obstinant en haine de Dieu à vouloir l'effet sans la cause.

comment García Moreno épura l'administration, débrouilla le chaos de la dette publique, établit une cour des comptes qui mit un terme aux filouteries et aux déprédations des agents du gouvernement, c'est-à-dire comment il sauva la caisse en faisant régner la justice. Il avait bien le droit d'imposer à tous la plus stricte probité dans le maniement des deniers publics, ce président qui faisait remise au trésor de la moitié de son traitement et qui jamais ne consentit à le voir augmenter, alors qu'il augmentait celui de ses fonctionnaires. « Je suis président, non pour m'enrichir, disait-il, mais pour servir mon pays. » Il resta pauvre toute sa vie, et s'il put enfin se faire bâtir une maison à Quito, ce ne fut pas avec l'argent du fisc, mais avec les revenus de son exploitation de Guachalá. Si tous les chefs d'État vivaient comme ce cincinnatus chrétien, respectant et faisant respecter le trésor public au lieu de l'épuiser en infâmes dilapidations, l'or abonderait dans les caisses.

Par sa politique chrétienne, García Moreno enrichit le pays de toutes les sommes volées ou dépensées inutilement. Alors, toujours au nom de la justice, il imagina de réformer le système des impôts. Impossible de se reconnaître dans le labyrinthe des lois financières, parce que les premiers éléments de la science économique avaient manqué aux législateurs. « Ici, disait un journal en 1869, tout le monde croit qu'on peut faire un ministre des finances avec le premier venu, pourvu que ce soit un animal raisonnable et qu'il sache apposer sa signature au bas d'une créance. Il n'est pas nécessaire qu'on sache les quatre règles, pourvu qu'on soit agioteur ou tripoteur. » García Moreno réforma le code financier de manière à répartir l'impôt entre tous les citoyens, avec plus d'équité pour les contribuables et plus d'avantage pour le trésor. L'impôt d'un pour mille sur le revenu avait été la source d'une multitude de fraudes et d'injustices : les répartiteurs estimaient les biens-fonds et les capitaux selon leurs caprices ou les intérêts de leurs favoris ; parfois leurs évaluations s'élevaient à peine au dixième de la réalité. Ces abus furent extirpés, les tarifs des douanes remaniés, et des mesures sévères édictées contre la fraude ou la contrebande. Cette nouvelle application de la pierre philosophale, c'est-à-dire de la justice, produisit une augmentation sensible dans les recettes de l'État.

La politique chrétienne engendra une source de revenus plus abondante encore : le travail producteur et le mouvement commercial. Avec l'ordre reparut la confiance, avec la confiance l'activité. Les voies de communication créées par le gouvernement, en ouvrant des débouchés à l'agriculture et à l'industrie, doublèrent les revenus des particuliers, et par suite ceux de l'État. Rien de plus éloquent que le tableau comparatif des recettes de l'État durant ces vingt dernières années. Sous Urbina, en 1856, le total des recettes s'élève à 1 372 800 piastres. Le budget reste à peu près stationnaire durant les dix années suivantes : il atteint sous Espinosa, en 1868, le chiffre de 1 421 711 piastres. Sous García Moreno, de 1869 à 1875, le mouvement ascensionnel est tout à fait remarquable :

Année 1869 : 1 678 759 piastres.  
Année 1870 : 2 248 308 piastres.  
Année 1871 : 2 483 359 piastres.  
Année 1872 : 2 909 348 piastres.  
Année 1873 : 3 064 130 piastres.  
Année 1874 : 2 944 647 piastres.

Donc, déjà en 1872, après trois ans d'administration, García Moreno avait doublé les rentes de l'État, car l'excédent de 1872 sur 1868 était de 1 487 637, somme égale au revenu total de 1868.

Devant cette exposition trop succincte des merveilles réalisées dans l'ordre matériel et financier aussi bien que dans l'ordre intellectuel, moral et religieux, nos politiques matérialistes oseront-ils encore accaparer à leur profit le titre glorieux de civilisateurs ? Un catholique, un ennemi acharné de leurs doctrines antichrétiennes et antisociales, seul, en six ans, grâce à sa politique chrétienne,

Ciel veut bien à ce prix combler notre chère patrie de ses bénédictions, heureux moi-même si je parviens à mériter ainsi la haine, les calomnies et les insultes des ennemis de Dieu et de notre foi.»

Électrisé par la sublimité de ces sentiments, le Congrès vota le projet, après que les différents orateurs eurent exposé les raisons de droit naturel et de droit divin qui obligeaient les nations catholiques à soutenir le souverain Pontife. « De même que chaque nation doit subvenir aux nécessités de l'État, de même chaque État, partie de cette immense association qui s'appelle l'Église, doit pourvoir aux besoins du chef qui la régit. Du reste, l'Équateur y est obligé par gratitude autant que par justice, car la dime appartient tout entière à l'Église, et c'est grâce à la générosité du Saint-Père que l'État peut s'en approprier une partie. Enfin, par ailleurs, l'Équateur doit témoigner sa reconnaissance à ce Pontife magnanime qui, lors du tremblement de terre d'Ibarra, vint si généreusement à notre secours, comme il le fait du reste toutes les fois qu'il s'agit de soulager quelque grande infortune. » Sous l'empire de ces considérations, le Congrès alloua au Saint-Père une somme de dix mille piastres, à titre de don national, « chétive offrande de notre petite République, disaient les représentants au délégué apostolique, que nous vous prions de faire agréer à l'immortel Pie IX, de la part d'un peuple qui vénère ses vertus et admire sa grandeur.

— Cessez, répondit le délégué touché jusqu'aux larmes, cessez de me présenter votre République comme humble et petite : ils ne sont pas petits les États qui savent s'élever à une telle hauteur. »

En recevant le message du président et le don filial de la République équatorienne, le bon Pie IX ne fut pas moins ému que son délégué. Sa réponse au président, dans un bref du 20 octobre 1873, respire la plus affectueuse tendresse : « Nous ne savons, lui dit-il, si nos actions de grâces doivent avoir pour objet les preuves de votre insigne dévouement à notre égard, plutôt que les faveurs dont Dieu se plaît à vous récompenser. En effet, sans une intervention divine toute spéciale, il serait bien difficile de comprendre comment, en si peu de temps, vous avez rétabli la paix, payé une partie notable de la dette publique, doublé les revenus, supprimé les impôts vexatoires, restauré l'enseignement, créé des routes, des hospices, des hôpitaux. Toutefois, s'il faut avant tout remercier Dieu, l'auteur de tout bien, il convient aussi de louer votre prudence et votre zèle, vous qui savez faire marcher, concurremment avec tant d'objets de votre sollicitude, la réforme des institutions, de la justice, de la magistrature, de la milice, n'oubliant rien de ce qui procure la prospérité publique. Mais par-dessus tout, nous vous félicitons de la piété avec laquelle vous rapportez à Dieu et à l'Église tous vos succès, persuadé que sans la moralité, dont l'Église catholique seule enseigne et maintient les préceptes, il ne saurait y avoir pour les peuples de véritables progrès. C'est avec raison que de toutes vos forces vous avez stimulé le Congrès à la propagation de notre sainte religion, et tourné tous les cœurs vers ce Siège apostolique, centre de l'unité, contre lequel sévit une horrible tempête, leur demandant très opportunément de subvenir à nos nécessités. Continuez de vivre dans cette sainte liberté chrétienne, de conformer vos œuvres à votre foi, de respecter les droits et la liberté de la sainte Église, et Dieu qui n'oublie point la piété filiale répandra sur vous, très cher fils, des bénédictions plus abondantes encore que celles dont il vous a comblé jusqu'ici. »

Cet éloge détaillé de ses actes par la plus haute autorité qui soit sur la terre effraya la modestie de García Moreno, à tel point qu'il s'en ouvrit au Pape avec les sentiments de la plus profonde humilité. « Très Saint Père, dit-il, je ne puis rendre l'impression de gratitude que produisit sur moi la lettre si paternelle et si affectueuse de Votre Sainteté ! L'approbation que vous daignez donner à mes propres efforts est pour moi la récompense la plus grande que j'ambitionne sur cette terre, mais elle est bien supérieure à mes mérites. Je confesse en toute justice que nous devons tout à Dieu, non seulement la prospérité croissante de notre petit État, mais aussi les moyens que j'emploie pour la développer, et même le désir que Dieu m'a inspiré de travailler pour sa gloire. Je

## CHAPITRE XXIX

### LE CHRÉTIEN

l'usurpation de notre pouvoir temporel que des hommes ingrats et perfides viennent de perpétrer. Cet acte d'énergie nous a souverainement consolé au milieu des afflictions qui nous accablent : aussi avons-nous résolu, en témoignage de notre affectueuse bienveillance et pour vous stimuler à de nouveaux actes de générosité envers l'Église catholique, de vous créer, comme nous vous créons en effet par les présentes lettres, chevalier de première classe de l'ordre de Pie IX. Admis dans cette illustre corporation, vous pourrez porter désormais la grande décoration de cet ordre et jouir de toutes les distinctions et privilèges dont nous l'avons enrichi. »

Pie IX ne pouvait trouver un cœur plus brave ni plus catholique pour y placer la croix de chevalier. García Moreno remercia le Pape avec effusion. Il ne se croyait pas digne d'un tel honneur, il trouvait tout naturel d'avoir accompli ce qu'il appelait un devoir de sa charge. « Si le dernier des Équatoriens, disait-il au Congrès de 1871, avait à subir dans sa personne ou dans ses biens les vexations d'un gouvernement puissant, nous croirions devoir protester hautement contre l'abus de la force, pour ne pas autoriser l'injustice par la complicité de notre silence. Je ne pouvais donc pas me taire, alors qu'en ôtant au Pape son indépendance et sa liberté, les usurpateurs du pouvoir temporel violaient le droit le plus précieux de tous les habitants de l'Équateur, le droit de la conscience et de la liberté religieuse. » La protestation n'était que l'accomplissement d'un devoir strict ; il fallait au nouveau chevalier, pour légitimer son titre à ses propres yeux, un acte de générosité plus significatif et plus spontané. L'usurpation du pouvoir temporel lui en fournit l'occasion.

Le Pape dépouillé de ses États, par conséquent de ses revenus, était par le fait même réduit à la mendicité. Pour subvenir aux frais de son immense administration, les catholiques avaient créé l'œuvre du denier de Saint-Pierre alimentée par la charité des particuliers. García Moreno se demanda pourquoi le gouvernement, en sa qualité de catholique, n'enverrait pas son obole au Pape, aussi bien que les familles, aussi bien que les individus. Au Congrès de 1873, après avoir montré la renaissance de l'Équateur sous l'influence du catholicisme, l'état des finances de plus en plus prospère et la nécessité de multiplier les missionnaires sur les rives du Napo, il formula nettement sa proposition :

« Il n'est pas moins impérieux, dit-il, le devoir qui nous incombe de secourir notre Saint-Père le Pape maintenant qu'on l'a dépouillé de ses domaines et de ses revenus. Vous pouvez lui destiner le dix pour cent sur la partie de la dime concédée à l'État. L'offrande sera modeste, mais elle nous permettra au moins de prouver que nous sommes les fils loyaux et affectionnés du père commun des fidèles. Nous le lui prouverons tant que durera le triomphe éphémère de l'usurpation italienne.

« Puisque nous avons le bonheur d'être catholiques, soyons-le logiquement, ouvertement ; soyons-le dans notre vie publique comme dans notre vie privée ; confirmons la vérité de nos sentiments et de nos paroles par le témoignage public de nos œuvres.

« En tout temps une pareille conduite devrait être celle d'un peuple catholique, mais aujourd'hui, à cette époque de guerre implacable et universelle contre notre sainte religion, aujourd'hui que les apostats en viennent à renier dans leurs blasphèmes la divinité de Jésus, notre Dieu et notre Seigneur, aujourd'hui que tout se ligue, tout conspire, tout s'acharne contre Dieu et son Christ, qu'un torrent de méchanceté et de fureur jaillit du fond de la société bouleversée contre l'Église et contre la société elle-même, comme dans un tremblement de terre surgissent de profondeurs inconnues des rivières de fange ; aujourd'hui, dis-je, cette conduite conséquente, résolue, courageuse, s'impose absolument, car l'inaction pendant le combat est une trahison ou une lâcheté.

« Continuons donc notre œuvre avec une invincible fidélité, heureux, mille fois heureux si le

aucun subterfuge. « En arithmétique, disait-il, pas d'éloquence mais des chiffres ; en philosophie et en politique, pas de verbiage mais des raisons. » Du reste, sur les matières qui n'intéressaient ni la vérité, ni la justice, par exemple sur des problèmes de science ou d'histoire, il discutait avec le plus grand calme et tolérait facilement la contradiction : « Je me suis trompé, disait-il à son adversaire ; vous connaissez cette question mieux que moi. »

Comme tous les grands cœurs, il savait reconnaître ses torts et les réparer courageusement. Un jour qu'il était accablé de besogne et de plus surexcité par la maladresse d'un architecte auquel il avait confié des travaux importants, un ecclésiastique interrompit son travail pour lui faire une communication soi-disant pressante. Il le reçut assez brusquement et, comme il s'agissait d'une affaire insignifiante, le congédia plus brusquement encore : « Ce n'était pas la peine, lui dit-il, de vous déranger ni de me déranger pour une pareille vétille. » Le prêtre se retira passablement mortifié. Le lendemain il ne pensait plus à cette incartade du président, quand de bon matin il le vit arriver pour lui demander pardon de sa conduite violente et irrespectueuse. Plusieurs fois, à la suite d'un mouvement de vivacité, il s'humilia jusqu'à faire des excuses aux personnes qu'il avait contristées. Un officier de ses amis, pour des raisons futiles, avait cessé de le voir et de le saluer. Le rencontrant un jour, le président l'aborde sans façon : « Je te nomme mon aide de camp », lui dit-il. L'officier stupéfait ne répondait pas : « Tiens ! ajouta-t-il en s'inclinant devant lui, si tu veux ma tête, la voilà ! » Ils se réconcilièrent et restèrent bons amis.

Jamais il ne se prévalut de ses œuvres, qui cependant excitaient l'admiration du monde entier. Dans les Congrès, il n'en parlait que pour rendre gloire à Dieu, persuadé qu'il devait tout à sa grâce. Aussi demandait-il constamment qu'on voulût bien l'aider en priant pour lui. Durant sa seconde présidence, il adressait à la fin de chaque année une circulaire aux évêques pour solliciter des actions de grâces et présenter à Dieu ses nouvelles requêtes. Dans des lettres particulières adressées aux prélats qui jouissaient de toute sa confiance, il les pressait de lui signaler ceux de ses actes qui auraient pu leur paraître répréhensibles, ainsi que les moyens d'utiliser son pouvoir d'une manière plus avantageuse à la cause de Dieu et de son Église. Ainsi pénétré de son impuissance à faire le moindre bien sans le secours du Ciel, il attribuait ses succès à la protection de Dieu et à la Sainte Vierge Marie, aux bénédictions de Pie IX, aux prières de sa sainte mère et d'une sœur aveugle pour laquelle il professait une grande vénération. Un professeur de botanique, ayant mis la main sur une fleur non encore qualifiée dans la flore du pays, lui demanda la permission de la baptiser du nom *Tacsonia García-Moreno*. « Si vous voulez me faire plaisir, lui répondit le président, laissez de côté ma pauvre personnalité ; si votre fleur est rare, jolie, inconnue en Équateur, faites hommage de votre trouvaille à la Fleur du ciel : appelez-la *Tacsonia Mariae*. » L'homme qui s'oublie à ce point ne laissera pas l'amour-propre détourner sa volonté des grands intérêts commis à sa garde.

La volupté n'avait pas plus de prise sur son cœur. Malgré son naturel ardent et passionné, jamais il ne permit à l'enchanteresse d'asservir aux sens ses nobles facultés. Il traita son corps comme un esclave ou plutôt comme une bête de somme, dont la fonction est d'exécuter les ordres de l'âme, sa souveraine maîtresse. Pour lui, point de fêtes, de plaisirs, de divertissements plus ou moins honnêtes, de passe-temps plus ou moins licencieux, mais la vie de travail régulière et uniforme. Debout dès cinq heures du matin, il se rendait vers six heures à l'église pour y entendre la messe et se pénétrer, par une méditation sérieuse, des grands devoirs du chrétien et de l'homme d'État. À sept heures, après une visite aux pauvres de l'hôpital, il s'enfermait dans son cabinet pour travailler jusque vers dix heures. Venait alors un déjeuner bien frugal et bien court, puis l'on voyait le président s'acheminer vers le palais du gouvernement, où jusqu'à trois heures il s'occupait avec ses ministres des affaires publiques. Après le diner, qui avait lieu vers quatre heures, sa récréation consistait à faire quelques visites, inspecter les travaux publics ou pacifier les différends qu'on lui soumettait. Rentré à six heures, il passait la soirée en famille avec quelques amis. Quand

Avant de raconter le lugubre drame qui interrompit le cours des œuvres dont nous venons d'esquisser le tableau, nos lecteurs nous sauront gré d'attirer un instant leur attention sur les vertus intimes de García Moreno. Sans doute ses faits et gestes nous ont révélé l'âme d'un vrai pasteur de peuples ; mais, pour sa gloire autant que pour notre instruction, il convient de faire ressortir les rouages mystérieux de cette noble existence, toute pénétrée d'héroïsme et de dévouement. Ce sera répondre en même temps à certaines accusations formulées par des gens honnêtes mais peu réfléchis.

La nature avait doué García Moreno des éminentes qualités qui font l'homme d'action. Son intelligence, aussi vaste que pénétrante, embrassait d'un coup d'œil les complications des affaires et les raisons les plus capables d'influencer ses décisions. Ce don précieux, joint à l'étude approfondie des questions gouvernementales, imprimait à ses résolutions ce cachet de brusque soudaineté qui effrayait parfois ses meilleurs amis. Au premier coup d'œil apparaissait l'homme de commandement. Taille élancée, constitution vigoureuse, maintien noble et digne, démarche assurée, un peu précipitée comme celle d'un homme qui n'a pas de temps à perdre : tout en lui révélait, avec une activité dévorante, une souveraine énergie. Sa belle tête, noblement portée, couverte avant l'âge de cheveux blanchis par le travail et par les veilles, son front haut et large, commandaient le respect ; ses grands yeux, emplis de vivacité, lançaient à certains moments des éclairs d'indignation qui faisaient trembler ; sa voix virile et puissante, ses phrases incisives, coupées, nullement académiques, son style fortement imagé, son ton animé, véhément, donnaient à sa parole une autorité sans réplique. Malgré ce caractère impérieux et des talents hors ligne, García Moreno sut rester humble. Jamais cet homme que ses ennemis se plurent à taxer d'orgueil ne convoita ni ne conserva le pouvoir par un sentiment de satisfaction personnelle. Jamais il n'ambitionna la popularité ; jamais, pour obtenir la faveur de l'idole, il ne fit la moindre avance ni la moindre concession. Les journaux de la Révolution lançaient contre lui la calomnie et l'injure ; il les lisait sans émotion aucune, « trop heureux, disait-il, d'être traité comme Jésus-Christ et son Église ». Un religieux avait été l'objet de certaines avanies et lui en faisait part ; il reçut cette réponse noble et chrétienne : « Je compatis à vos peines, mais vous avez eu une magnifique occasion de vous enrichir pour l'éternité. Les coups qui vous atteignent vous paraîtront moins rudes si vous les comparez à ceux dont on m'accable tous les jours. Faites comme moi, mettez l'outrage au pied de la croix et priez Dieu de pardonner aux coupables. Demandez-lui qu'il me donne assez de force, non seulement pour faire du bien à ceux qui répandent sur moi par leurs paroles ou leurs écrits les flots de haine qu'ils ont dans le cœur, mais encore pour me réjouir devant Dieu d'avoir à souffrir quelque chose en union avec Notre-Seigneur. C'est pour moi un vrai bonheur en même temps qu'un honneur immérité de subir les insultes de la Révolution en compagnie des ordres religieux, des évêques, et même du souverain Pontife. »

S'il lui arrivait parfois de défendre une idée avec animosité voire avec passion, c'était moins pour humilier un adversaire que pour exalter et venger la vérité. Avec sa supériorité intellectuelle, sa foi, sa logique, il jugeait sévèrement les théories modernes qu'il croyait, avec l'Église, subversives de toute société. Si quelque libéral osait les vanter devant lui, ou déguiser sous de vaines raisons d'opportunité les tendances de son esprit dévoyé, García Moreno regimbait devant le sophisme et d'un mot quelquefois excessif désarçonnait l'imprudent. Alors, pénétrant jusqu'au cœur de la question, il coupait court aux arguties par une démonstration qui ne laissait place à

sur un trône de justice et qu'un éclair de vos yeux dissipera les méchants ». Ainsi, sous la puissante impulsion de son chef, l'Équateur se levait comme un seul homme pour flétrir l'iniquité triomphante et consoler le prisonnier du Vatican.

Le monde catholique applaudit également à la noble protestation du président, dès lors regardé comme un héros. « L'Équateur, disait un journal de Bogotà, ne serait rien sans García Moreno, et cet homme illustre, malgré son génie, ne serait rien lui-même sans son intrépide défense de l'Église romaine. Honneur et gloire à celui qui a osé dire : un peuple catholique ne peut renier socialement Jésus-Christ ! En le voyant protester officiellement contre la plus grande injustice des temps modernes, l'usurpation sacrilège des États pontificaux, quelques-uns riaient de cet acte ; mais bientôt sa voix retentissait dans le monde entier, éveillant partout des échos assez puissants pour faire trembler les spoliateurs. Cet homme a sauvé l'honneur de notre siècle ; et, dans le nimbe de gloire qui le couronne, on oublie la faiblesse de la nation qui a pris pour elle de parler pour toutes. » Un journal espagnol, *La Cruz*, fit ressortir l'acte de García Moreno dans des termes si glorieux pour lui que nous ne résistons pas au plaisir de les citer : « Le Vieux Monde, couvert de stigmates honteux, régi par des monarques qui ne règnent ni ne gouvernent, toujours prêts au moment du péril à jeter leur couronne pour sauver leur tête, ce Vieux Monde avili a laissé le Vicaire du Christ entre les mains des nouveaux Judas : il s'est fait le complice des déicides du Golgotha. Nos gouvernants libéraux ont assisté tranquillement, peut-être même joyeusement, au triomphe de la liberté du mal, sans même envoyer une parole de consolation au captif du Vatican. Mais, de l'autre côté des mers, existe un pays où s'est conservée la langue et la foi de la vieille Espagne ; une nation dont le gouvernement, les lois et les mœurs sont fondés sur le catholicisme, un peuple qui, bien que républicain, a su vomir le poison libéral. Cette nation, la seule qui ait écouté la grande voix de Pie IX, la seule qui ait protesté par un acte officiel, solennel, énergique, contre les sacrilèges spoliateurs de Rome, la seule qui ait censuré par son exemple l'humiliante apathie de ceux qui devaient et pouvaient aller au secours du souverain Pontife, la seule qui arbore sans crainte le glorieux drapeau de la croix ; cette nation, dis-je, ne figure pas au nombre des nations de l'Europe, ni de ces royaumes qui s'intitulent, on ne sait pourquoi, Très Chrétien, Très Fidèle, Très Catholique ; ni de ces empires que la multitude des guerriers ou des canons rend invincibles ; c'est la petite république de l'Équateur, petite matériellement, grande par sa foi. Honneur et gloire à son noble chef qui, fidèle interprète des aspirations populaires, a su venger l'Église opprimée, la religion outragée, Rome envahie par des hordes sauvages mille fois plus dignes de malédiction que les hordes d'Attila. » La presse catholique française ne ménagea pas non plus son admiration au vaillant défenseur de l'Église. *L'Univers* le cita comme exemple à l'Assemblée de 1871 qui, élue pour faire la monarchie, glissait déjà vers la république antichrétienne. Il lui proposait d'imiter par sa foi cet État de l'Équateur, « le seul catholique, le seul qui profite du droit d'un pays libre pour protester contre la violation du droit des gens, le seul qui fasse entendre à la cour de Florence le ferme langage de la justice, ce qui vaut aujourd'hui à son président les félicitations du monde entier ».

Au milieu des insultes qui lui furent prodiguées par les journaux révolutionnaires, García Moreno se réjouit d'avoir donné, pour ainsi dire, une voix à la conscience chrétienne – et même simplement honnête – mais surtout d'apprendre que sa protestation avait grandement consolé et fortifié le captif du Vatican. À la lecture de cette énergique réprobation des sacrilèges apostats qui l'avaient trahi, Pie IX s'écria : « Ah ! si celui-là était un roi puissant, le Pape aurait un appui en ce monde ! » Le 21 mars 1871, il envoyait au président ce bref de félicitations et de reconnaissance : « Aux nombreux et magnifiques témoignages de pieux dévouement que vous nous avez donnés dans l'accomplissement des devoirs de votre charge, vous ajoutez une preuve éclatante de fidélité au Siège apostolique et à notre humble personne. Dans un temps désastreux pour la sainte Église, vous n'avez pas craint de condamner publiquement, aux acclamations de tous les cœurs honnêtes,

«Mais son attente a été vaine: les rois du vieux continent ont jusqu'ici gardé le silence, et Rome continue à gémir sous l'oppression du roi Victor-Emmanuel. C'est pourquoi le gouvernement de l'Équateur, malgré sa faiblesse et l'énorme distance qui le sépare du Vieux Monde, accomplit le devoir de protester, comme il proteste, devant Dieu et devant les hommes, au nom de la justice outragée, au nom surtout du peuple catholique de l'Équateur, contre l'inique invasion de Rome et l'esclavage du Pontife romain, nonobstant les promesses insidieuses toujours répétées et toujours violées, nonobstant les garanties dérisoires d'indépendance au moyen desquelles on entend déguiser l'ignominieux asservissement de l'Église. Il proteste enfin contre les conséquences préjudiciables au Saint-Siège et à l'Église catholique, qui ont déjà résulté ou résulteront encore de cet indigne abus de la force.

«En vous adressant cette protestation par ordre formel de l'Excellentissime président de cette République, le soussigné veut espérer encore que le roi Victor-Emmanuel réparera noblement les déplorable effets d'un moment de vertige, avant que le trône de ses illustres aïeux ne soit réduit en cendres par le feu vengeur des révolutions.»

García Moreno ne se contenta pas de cette protestation personnelle. Il en envoya copie à tous les gouvernements d'Amérique, les exhortant vivement à réprimer avec lui «la violente et injuste occupation de Rome». «Une violation si flagrante de la justice contre l'auguste chef de l'Église catholique, disait-il, ne peut être regardée avec indifférence par les gouvernements de la libre Amérique. Si les rois du Vieux Monde ne lui opposent que le silence, elle doit encourir dans le nouveau l'énergique réprobation des peuples et des gouvernements qui les représentent.»

Hélas! aucun chef d'État, pas plus en Amérique qu'en Europe, ne fit écho au grand justicier. Du reste, il ne se faisait aucune illusion sur le résultat de sa démarche: «Je n'espère pas, écrit-il à un ami, que les républiques sœurs répondent à notre invitation de protester contre la sacrilège et mille fois infâme occupation des États pontificaux. Par cette invitation, d'ailleurs, je n'ai eu en vue que d'accomplir mon devoir de catholique et de donner à notre protestation la plus grande publicité possible. La Colombie m'a remis une réponse négative en termes modérés; Costa Rica, une réponse également négative en termes insolents; la Bolivie m'a fait dire avec une grande courtoisie qu'elle prendrait mon projet en considération; quant au Chili, au Pérou et aux autres États, ils n'ont pas même daigné m'adresser un accusé de réception. Après tout, qu'importe? Dieu n'a besoin ni de nous, ni de rien, pour accomplir sa promesse, et il l'accomplira en dépit de l'enfer et de ses satellites francs-maçons qui, par le moyen des gouvernants, sont plus ou moins maîtres de l'Amérique à l'exception de notre patrie.»

Si les rois et présidents de république firent la sourde oreille, l'effet de cette protestation fut immense sur les peuples. En Équateur, elle provoqua une grande manifestation nationale, à laquelle s'associèrent tous les dignitaires de l'ordre civil, militaire et judiciaire. Dans de magnifiques adresses au délégué apostolique, tout le peuple disait comme les habitants de Quito:

«Nous ne pouvons rien contre ces odieux attentats, mais nous les réprouvons, nous les condamnons de tout notre cœur et nous demandons au Dieu des nations et des armées d'abréger ces temps de tribulation, en rendant au chef de l'Église sa liberté et son indépendance.»

Après avoir flétri la spoliation, l'adresse du clergé en appelait «aux souverains de cette Europe qu'on appelle civilisée, à ces puissants qui gouvernent des millions de catholiques dont le bonheur est intimement lié à l'indépendance du chef de l'Église. Comment, disait-elle, le Pontife romain peut-il être indépendant et sujet d'un roi, d'un roi qui depuis dix ans opprime l'Église et foule aux pieds ses saintes lois? Il nous paraît impossible que vous approuviez l'immoral et monstrueux principe que le fort a toujours droit et que l'indépendance des peuples n'est qu'une affaire de coups de canon. Nous voulons croire, avec la sainte Écriture (Proverbes 11,8), que vous êtes assis

neuf heures sonnaient, alors que tout le monde allait prendre son repos, il se retirait pour achever sa correspondance, lire les journaux et travailler jusqu'à onze heures, souvent même jusqu'à minuit. Tel était son ordre du jour dans les moments de calme.

Mais souvent, comme nous l'avons vu, le calme faisait place à l'orage, la vie régulière à la vie tourmentée. Alors il marchait ou travaillait jour et nuit, selon les nécessités du moment. Son âme indomptable ne connaissait point d'impossibilités, son tempérament de fer résistait à toutes les fatigues. Dans ses inspections, combats, voyages, il se contentait de quelques heures de sommeil, souvent sur la terre nue, ou enveloppé dans une simple couverture. Un prêtre lui offrit un jour un lit de camp: «Jamais, dit-il; il ne faut point gêner son corps. Donnez-lui un lit aujourd'hui, demain la terre lui paraîtra dure.» Quand le devoir l'appelait, il montait à cheval par les temps les plus affreux, et traversait bois et montagnes avec une incroyable vitesse. Sur cette route de Quito à Guayaquil qu'il parcourut tant de fois, il arriva un jour dans un village où ne se trouvait d'autre maison habitable que celle du curé. C'était la saison des pluies, et le pauvre voyageur se présenta trempé jusqu'aux os. Après une modeste réception, le bon prêtre lui offrit un lit pour se reposer. «Mouillé comme je suis, lui dit le président, je ne puis ni me déshabiller ni ôter mes bottes: demain il me serait impossible de les remettre.» Il se coucha sur un canapé et dormit jusqu'au matin. À quatre heures, frais et dispos, il remontait à cheval et continuait sa route.

Au travail et à la fatigue s'ajoutait, pour adoucir et mater le corps, la plus rigide sobriété. Dans les pénibles excursions dont nous venons de parler, le président se contentait pour toute nourriture d'un peu de biscuit, de chocolat et de quelques gorgées de café noir. Du reste, en tout temps, sa table était simple et presque pauvre. Rarement il se permettait l'usage du vin; jamais il ne donnait de festin ni n'acceptait d'invitation. «Un chef d'État, disait-il, doit vivre pour travailler, non pour s'enrichir.» En dépit des indispositions, des excès de fatigue, du manque absolu d'aliments substantiels, il pratiquait scrupuleusement les jeûnes et les abstinences imposés par l'Église.

Ainsi dressé au travail et à la discipline, le corps se remettait chaque jour à sa rude besogne sans regimber contre l'aiguillon. García Moreno faisait l'œuvre de dix ouvriers, contrôlait par lui-même toutes les correspondances, expédiait à ses subordonnés lettres, comptes rendus, ordres de toute espèce, discutait avec les intéressés affaires, entreprises, projets de loi, plans de campagne, et trouvait encore le temps de creuser les mystères de la philosophie et de l'histoire, des sciences et de la religion. Jamais, par dégoût ou lassitude, il ne remit au lendemain une lettre ou une affaire. «Vous ne pouvez vous tuer, lui disait-on quelquefois: cette personne attendra. — Dieu peut faire attendre, répondait-il en souriant; moi, je n'en ai pas le droit. Quand Dieu voudra que je me repose, il m'enverra la maladie ou la mort.» Un jour cependant, son ministre Carvajal, voulant lui procurer quelques heures de relâchement, l'entraîna, d'accord avec les autres ministres, dans une *hacienda* qu'il venait d'acheter. Après une course à cheval de plusieurs lieues, García Moreno inspecta l'établissement, Carvajal offrit à ses hôtes un repas somptueux, puis d'excellents cigares et un jeu de cartes. Le temps passe vite dans ces doux exercices, et les ministres ne semblaient pas s'en apercevoir. Quand vers le soir, García Moreno donna le signal du départ, Carvajal le supplia de prolonger la visite, ajoutant qu'il se considérerait comme offensé s'il refusait de passer la nuit sous son toit. «Je consens volontiers à rester, dit García Moreno, mais vous, Messieurs les ministres, êtes-vous capables de passer la nuit et de vous trouver à votre poste demain à onze heures?» Ils lui répondirent par une affirmation solennelle, et l'on se remit à jouer. À minuit cependant on reprit le chemin de la ville. Le lendemain, à onze heures, García Moreno arrivait comme de coutume au palais du gouvernement pour se mettre au travail. N'y trouvant personne, il dépêcha une estafette à chacun de ses ministres pour leur signifier d'avoir à se rendre immédiatement à leur bureau respectif.

## CHAPITRE XXX

### LE DÉFENSEUR DE L'ÉGLISE

Malgré les grands actes de vertu dont se compose la vie de García Moreno, son âme chrétienne ne se serait peut-être jamais manifestée dans tout son éclat sans l'événement qui stupéfia le monde catholique durant sa seconde présidence, je veux dire l'invasion de Rome par les troupes du roi Victor-Emmanuel de Savoie. Comme l'intervention de notre héros dans cette question du pouvoir temporel a contribué plus qu'aucun de ses actes à le mettre en relief aux yeux de l'Europe et à le désigner aux colères de la franc-maçonnerie cosmopolite, il convient de raconter en détail ce glorieux épisode de son histoire.

Nos lecteurs se rappellent comment la guerre d'Italie fournit au roi de Piémont l'occasion de mettre la main sur les Romagnes, puis d'envahir les Marches et l'Ombrie pour assassiner la petite armée de La Moricière. Finalement, en 1870, l'armée française, sur l'ordre de Napoléon III, abandonna Rome à l'excommunié, qui pénétra dans la cité des Papes par la brèche de Porta-Pia, et s'installa cyniquement dans le palais du Quirinal. Pie IX lança de nouveau l'excommunication contre les auteurs de cet abominable et sacrilège attentat, son ministre protesta solennellement devant tous les chefs d'État contre cette inqualifiable usurpation; mais les princes, complices de la Révolution ou terrifiés par elle, restèrent muets devant le fait accompli. Les bourreaux du Pape allaient s'applaudir d'avoir tué le droit sans soulever d'autre protestation que les larmes impuissantes des catholiques, quand, par la grâce de Dieu, une voix éclatante retentit comme un coup de foudre au sommet des Andes, et vint rappeler à nos princes d'Europe qu'ils peuvent écraser le Juste, mais que la justice ne meurt pas.

García Moreno avait suivi, scène par scène, la passion de Pie IX. Quand le crime fut consommé, il résolut de pousser le cri du centurion romain sur le Calvaire: «C'est le Fils de Dieu que vous avez attaché à la croix.» Les révolutionnaires aiguisèrent leurs poignards, les grands rois d'Europe frémissèrent de colère à la pensée de ce principule américain qui les dénonce à l'indignation du monde civilisé: qu'importe? Dieu ne meurt pas. L'encyclique du Pape parut en Équateur dans les premiers jours de janvier 1871; le 18, on lisait au journal officiel cette énergique protestation, adressée selon la forme constitutionnelle, au ministre de Victor-Emmanuel:

«Le soussigné, ministre des Affaires extérieures de la République de l'Équateur, a l'honneur d'adresser la protestation suivante à Son Excellence le ministre des Affaires étrangères du roi Victor-Emmanuel, à l'occasion des événements douloureux survenus depuis septembre dernier dans la capitale du monde catholique.

«L'existence même du catholicisme étant attaquée dans la personne de son auguste chef, le représentant de l'unité catholique, lequel s'est vu dépouiller de son domaine temporel, unique et nécessaire garantie de sa liberté et de son indépendance dans l'exercice de sa mission divine, Votre Excellence reconnaîtra que tout catholique, et à plus forte raison tout gouvernement qui régit une notable portion de catholiques, a non seulement le droit mais le devoir de protester contre cet odieux et sacrilège attentat.

«Cependant, avant d'élever la voix, le gouvernement de l'Équateur attendit la protestation autorisée des États puissants de l'Europe contre l'injuste et violente occupation de Rome, ou, mieux encore, que Sa Majesté le roi Victor-Emmanuel, rendant spontanément hommage à la justice et au caractère sacré du noble Pontife qui gouverne l'Église, restituât au Saint-Siège le territoire dont il l'a dépouillé.

campagnes, parce que la seule présence de l'excellent *caballero* en éloignait tous les vices.» Se trouvant un jour au milieu d'ouvriers irlandais qu'il avait fait venir des États-Unis pour établir une scierie mécanique, il examina leur travail; puis, après un repas champêtre servi à ses frais, il interrogea les convives sur les habitudes religieuses de leur pays et finalement leur demanda s'ils savaient des cantiques à la Sainte Vierge. Les bons Irlandais se mirent à chanter avec entrain. «On aime bien la Sainte Vierge dans votre pays? demanda le président. — Oh! nous l'aimons de tout notre cœur. — Eh bien! mes enfants, mettons-nous à genoux et récitons le chapelet pour que vous persévériez à aimer et à servir Dieu.» Et tous ensemble, agenouillés près du président, les larmes dans les yeux, récitèrent pieusement le chapelet.

Son zèle lui suggérait les moyens les plus ingénieux pour gagner une âme à Jésus-Christ. Il avait à Quito un ami dont il estimait le caractère, les bonnes qualités et aussi les précieux services, car il lui fournissait souvent les capitaux dont il avait besoin pour ses grandes entreprises. Cet ami allait à la messe, soulageait les pauvres, assistait même aux exercices spirituels mais, par suite d'une longue habitude, restait éloigné des sacrements. García Moreno lui reprochait amicalement cette inconséquence, sans jamais obtenir autre chose que de vagues promesses pour l'avenir. Or, c'est la coutume à Quito qu'à la fin du mois de Marie, les fidèles offrent à la Sainte Vierge, en guise de fleurs, leurs résolutions écrites. Vers la fin du mois, García Moreno demanda un jour à son ami s'il avait offert à Marie son bouquet de fleurs. Celui-ci comprit l'allusion et voulut s'esquiver. «Attendez donc, reprit-il, je lui ai présenté, moi, un riche bouquet et, comme toujours il faudra que vous en fassiez la dépense. — Vous savez que ma bourse vous est toujours ouverte, lui répondit son interlocuteur, croyant qu'il s'agissait d'une nouvelle avance d'argent pour un don que le président voulait faire. — Je puis compter sur vous? — Certainement. — Eh bien! j'ai promis à la Sainte Vierge que vous communieriez le dernier jour de son mois; vous voyez que sans vous je ne puis offrir mon bouquet.» Le pauvre ami, assez embarrassé, lui dit que le président avait des idées singulières, et qu'une action de cette importance demandait une grande préparation. «Aussi vous ai-je prévenu à l'avance», répliqua García Moreno. Touché de cette sollicitude pour son âme, le retardataire s'enferma durant quelques jours dans une solitude complète et, quand vint la clôture du mois de Marie, on le vit à la sainte table à côté du président, ce qui mit la joie dans tous les cœurs.

lendemain. Dans l'intervalle, le fourbe informa García Moreno que le colonel Vivero, caché sous un déguisement, tramait une nouvelle insurrection, mais qu'ayant réussi à l'attirer dans sa maison à une certaine heure de la nuit, les sbires pourraient facilement l'y saisir. Vivero, pris au piège, comparut devant le président qui lui demanda raison de ses courses nocturnes, le menaçant du conseil de guerre: «Faites de moi ce que vous voudrez, répondit le colonel, mais que ce scélérat de marchand ne bénéficie pas de sa trahison.» Et il expliqua comment ce malheureux l'avait livré pour se libérer de sa dette. Obligé de confirmer la déposition de Vivero, le marchand fut jeté en prison comme traître et escroc. «Quant à vous, colonel, dit García Moreno, vous êtes libre: allez, et ne conspiriez plus.»

C'est de la grandeur d'âme que de lâcher un mortel ennemi lorsqu'on le tient dans les mains, mais cette générosité, exercée hors de saison, dégénérerait en faiblesse coupable. Avec un chef qui eût pardonné aux Maldonado, aux Campoverde, aux brigands du *Talca*, l'Équateur devenait la proie des anarchistes. Pour épargner le sang de quelques coupables, le président aurait laissé verser à flots le sang des innocents. Cette raison de haute justice, il la fit valoir à un religieux qui intercédait en faveur d'un jeune homme pris les armes à la main dans la dernière émeute de Cuenca et déporté pour ce crime. Ni le repentir de l'exilé ni l'inconsolable douleur de sa mère ne purent le fléchir: «Nous avons assez d'assassins en Équateur sans celui-là, dit-il à l'intercesseur. Vous vous attendrissez sur le sort des bourreaux: moi, j'ai pitié des victimes.»

À la force du caractère et à l'amour passionné de la justice, se joignait dans le cœur de García Moreno la plus exquise bonté. Ce que nous avons rapporté de son affectueuse charité pour les orphelins, les pauvres, les malades, les prisonniers, le prouve surabondamment. Le peuple du reste ne s'y trompait pas. Lorsqu'il rentrait chez lui pour prendre un peu de repos, on le voyait sans cesse escorté de pauvres et de riches, de prêtres et de séculiers, qui lui demandaient audience. Il écoutait patiemment les uns et les autres, aidait ceux-ci de ses conseils et ceux-là de sa bourse. Si tous les malheureux qu'il a secourus pouvaient parler, on l'admierait plus encore comme bienfaiteur de ses subordonnés que comme libérateur de son pays. Le spectacle de la douleur surtout l'attendrissait et faisait naître dans son cœur de vifs sentiments de compassion. Un soir qu'il s'acheminait vers sa demeure avec quelques-uns de ses amis, il rencontra sur la route un petit enfant tout en larmes: «Qu'as-tu donc, lui dit-il, pour te désoler de la sorte? — Ma mère vient de mourir», répondit l'enfant en sanglotant. La défunte était la femme d'un officier des plus recommandables. Très affecté de cette nouvelle, le président s'efforça par quelques bonnes paroles de calmer le pauvre petit et, prenant congé de ses compagnons, se dirigea immédiatement vers la maison de l'officier pour lui porter aussi quelques mots de consolation.

Avec ses amis, il se montrait toujours simple, expansif, enjoué même, tout en conservant une certaine dignité. Sa conversation, facile, intéressante, instructive, charmait toute une société. Initié aux différentes branches de la science, il parlait médecine avec les médecins, jurisprudence avec les avocats, théologie avec les ecclésiastiques, agriculture avec les paysans, et chacun de ses interlocuteurs trouvait la soirée trop courte. On remarqua sous ce rapport que son âme se modifia sensiblement tout au long des vingt-cinq dernières années de sa vie. Lors de sa première présidence, la fermeté, qui imprime le respect, domina dans son air comme dans ses actes: il le fallait pour contenir la meute féroce déchaînée contre lui. Dans la dernière période de sa vie, le pays devenu calme et paisible, on vit sa figure se rasséréner et la bonté de son cœur se manifester plus librement. Après quelques entretiens particuliers, de savants Européens, peu prévenus en sa faveur, se retiraient plus étonnés de sa parfaite amabilité que de l'immensité de ses connaissances.

C'est surtout dans l'intérieur de sa famille que la tendresse de son âme s'épanchait tout entière. Il aimait à vivre au milieu de ceux qui l'aimaient, et dont le travail et les événements le forçaient trop souvent à se séparer. Sa femme, pour laquelle il n'avait aucun secret, partageait ses joies et ses

— Un tel, dit-il, en nommant le voleur: inscrivez la somme à son compte.» Il manda l'individu, lui reprocha son crime, et lui fit verser les dix mille piastres.

On s'adressait d'autant plus volontiers à lui pour avoir raison d'une injustice, qu'avec sa droiture native, sa finesse d'esprit, aiguisée encore par la prudence chrétienne, son habitude de sonder le cœur des méchants, il découvrait la vérité plus rapidement et plus sûrement que le meilleur juge d'instruction. On cite de cette perspicacité presque intuitive des traits merveilleux. Il trouvait dans son esprit inventif les moyens les plus originaux pour forcer les coupables à s'exécuter, même quand la légalité se déclarait impuissante. Une pauvre veuve lui exposa un jour dans une auberge qu'un escroc l'avait dépouillée de tout son avoir. Pour élever ses enfants elle avait dû se défaire d'une petite propriété contre la somme d'un millier de piastres, que l'acheteur avait promis de lui payer dans un mois, mais dont il s'était fait donner quittance sur-le-champ. Le mois écoulé, comme l'argent ne venait pas, elle l'avait réclamé de l'acheteur qui, pour toute réponse, avait exhibé le papier dûment légalisé puis avait jeté l'importune à la porte. À ce récit, dont il était impossible de suspecter la sincérité, García Moreno ne put retenir un mouvement d'indignation; mais, se ravissant aussitôt, il chercha dans sa tête de quel stratagème il pourrait user pour contraindre ce maître filou à dégorger les piastres volées. La justice était évidemment blessée, mais la légalité ne pouvait rien pour guérir la blessure. Ayant fait comparaître devant lui le spoliateur, il lui demanda s'il était vrai qu'il eût acheté la propriété d'une pauvre veuve. Sur sa réponse affirmative, il ajouta d'un ton paternel: «Cette femme a besoin d'argent et se plaint que vous lui fassiez attendre trop longtemps la somme que vous lui devez.» Le hardi voleur jura ses grands dieux qu'il avait payé sa dette, dont il avait une quittance en bonne et due forme. García Moreno s'attendait à cette protestation: «Mon ami, dit-il en feignant la surprise, j'ai eu tort de suspecter votre loyauté; je vous dois une réparation. Il y a longtemps que je cherche un honnête homme de votre espèce pour un nouveau poste que je vais créer: je vous nomme gouverneur des îles Galápagos; et comme il ne convient pas qu'un grand dignitaire voyage sans escorte, deux agents vont vous accompagner à votre domicile où vous ferez immédiatement vos préparatifs de départ.» Là-dessus il congédia l'escroc en lui jetant un regard terrible. Celui-ci se retira plus mort que vif, rêvant aux îles Galápagos, à ces rochers perdus au milieu des mers sur lesquels, plus abandonné que Robinson, il ne trouverait d'autre compagnie que celle des serpents et des bêtes sauvages. Dans son désespoir, il fit appeler la veuve, lui compta son argent, la suppliant à genoux d'obtenir la révocation de la fatale sentence. Celle-ci raconta au président comment le fourbe s'était exécuté, et demandait en grâce de ne pas aller aux îles Galápagos: «Je l'en avais cependant nommé gouverneur, dit García Moreno en souriant; puisqu'il ne tient pas aux dignités, annoncez-lui que j'accepte sa démission.»

Jamais García Moreno ne commit sciemment une injustice à l'égard du prochain. Les moindres dommages, causés même involontairement, troublaient sa conscience délicate. Pendant la guerre de 1859, des soldats avaient détruit une maison pour se procurer du combustible. S'étant plus tard rappelé ce fait, il crut de son devoir d'indemniser le propriétaire et chargea l'évêque de le découvrir.

Forcés de rendre hommage à sa justice, les ennemis du président lui ont reproché d'avoir outré ce sentiment jusqu'à se montrer inexorable. Le fait est qu'il péchait plutôt par excès de clémence; plus d'une fois il dut se repentir d'avoir gracié des conspirateurs incorrigibles qui profitaient de ce pardon libéralement octroyé pour ourdir de nouveaux complots contre son gouvernement. Un de ces révolutionnaires chevronnés, le colonel Vivero, se vit réduit, pour éviter les poursuites des sbires, à se cacher dans les environs de la capitale. Bientôt fatigué de cette vie d'ilote, il résolut de s'éloigner et fit demander à un commerçant de Quito une certaine somme d'argent qu'il lui avait confiée. Après avoir éconduit son messenger sous différents prétextes, celui-ci finit par promettre à Vivero lui-même, accouru nuitamment pour demander des explications, qu'il le rembourserait le

dans cet acte solennel. Ce décret d'un Parlement au XIX<sup>e</sup> siècle est trop curieux pour que nous ne le donnions pas dans sa teneur:

«Considérant que le troisième concile de Quito a, par un décret spécial, consacré la République au Sacré-Cœur de Jésus, la plaçant sous sa défense et protection; qu'il convient aux représentants de la nation de s'associer à un acte en tout point conforme à ses sentiments hautement catholiques; que cet acte, le plus efficace pour conserver la foi, est encore le meilleur moyen d'assurer le progrès et la prospérité de l'État; le Congrès décrète que la République, désormais consacrée au Cœur de Jésus, l'adopte pour son patron et protecteur. La fête du Sacré-Cœur, fête civile de première classe, se célébrera dans toutes les cathédrales avec la plus grande solennité possible. De plus, pour exciter le zèle et la piété des fidèles, on érigea dans chaque cathédrale un autel au Sacré-Cœur sur lequel sera placée, aux frais de l'État, une pierre commémorative relatant le présent décret.»

Le Congrès donna la preuve de la grande foi qui animait tous ses membres, en votant cet acte à l'unanimité et sans discussion. Quelque temps après, le même jour, à la même heure, dans toutes les églises de la République, eut lieu la cérémonie solennelle. Le président en grand uniforme se rendit à la cathédrale, entouré de toutes les autorités civiles et militaires. Après que l'archevêque eut prononcé l'acte de consécration au nom de l'Église, García Moreno répéta la formule au nom de l'État. Jamais les fidèles n'avaient assisté à un spectacle plus émouvant, et l'on peut dire peut-être que jamais Dieu du haut du ciel n'en contempla de plus beau depuis les temps de Charlemagne et de saint Louis. Espérons qu'il ne permettra point aux méchants de laïciser la République du Sacré-Cœur.

Sous l'impression de l'enthousiasme excité par cette grande démonstration de foi, quelques membres du Congrès conçurent l'idée d'élever dans la capitale un temple au Sacré-Cœur, afin de laisser à la postérité un souvenir plus monumental qu'une tablette de marbre. D'autres émirent un avis contraire, alléguant la raison d'économie et le danger d'éclipser trop par ces magnificences le culte de Notre-Dame de la Merci, patronne de la République. On porta le différend au tribunal de García Moreno qui se prononça, comme toujours, pour le projet favorable à l'honneur de Jésus-Christ. «Vous voulez donc destituer Notre-Dame de la Merci? lui dit un de ses ministres. — Pensez-vous qu'elle soit jalouse de son Fils?» répliqua le président. Néanmoins le Congrès recula devant l'érection d'un temple au Sacré-Cœur. Il fallut dix ans de nouvelles luttes et de nouvelles victoires pour décider un nouveau Congrès à glorifier par un vote unanime l'idée de García Moreno.

Terminons ce chapitre en rappelant que les mêmes vertus chrétiennes, foi, espérance, charité, produisent dans les âmes, selon leur trempe particulière, l'esprit propre qui les caractérise. Elles créèrent en García Moreno l'esprit apostolique, esprit de Jésus-Christ et des vaillants héros qui lui conquièrent le monde, esprit admirablement résumé dans ce cri du *Pater*: «Que votre règne arrive!» Le règne de Dieu dans les âmes: voilà bien l'idée fixe de García Moreno, l'ambition de son noble cœur, le mobile de ses actes publics et privés. Prêtre, García Moreno eût été un Xavier; chef d'État, il voulut au moins frayer la voie à l'Église, à ses prêtres, à ses missionnaires, en abattant les obstacles que la Révolution avait amoncelés sur leur passage, et par sa piété, ses exemples, ses paroles, entraîner les masses vers Dieu. Ce feu de la charité le dévorait tellement qu'il ne pouvait le cacher ni le laisser inactif, même au milieu des paysans de la campagne. «Quand le président venait parmi nous pour y vivre en simple particulier, racontaient de pauvres laboureurs, il ne nous épargnait ni les châtiments ni les corrections; mais aussi c'était un vrai saint: il nous donnait de gros salaires et de magnifiques récompenses; il récitait avec nous la doctrine chrétienne et le rosaire, nous expliquait l'Évangile, nous faisait entendre la messe et nous préparait tous à la confession et à la communion. La paix et l'abondance régnaient alors dans nos

Il connaissait trop bien la doctrine de l'Église sur la dévotion à la Sainte Vierge, pour séparer dans son affection le Fils de la Mère. Nous avons dit comment, après la prise de Guayaquil, il lui attribua tout l'honneur de la victoire. Le vingt-quatre septembre, fête de Notre-Dame de la Merci, anniversaire de cette mémorable victoire, resta le jour de la grande fête patronale. Il professait une confiance sans bornes dans l'intercession de Marie: aussi portait-il avec piété sa médaille, ses scapulaires, le chapelet qu'il récitait tous les jours avec une fidélité inviolable. Afin d'appartenir plus particulièrement à celle qu'il appelait sa bonne Mère du ciel, il résolut d'entrer dans la congrégation que les jésuites avaient établie dans la capitale. Elle se divisait en deux sections, l'une composée de personnes de distinction, l'autre d'ouvriers. Comme il se trouvait dans la première un certain nombre d'adversaires politiques que sa présence aurait pu indisposer, il s'adressa au directeur de la section ouvrière pour s'y faire agréer. Sur l'observation que sa place était plutôt dans l'autre réunion: «Vous vous trompez, répondit-il, ma place est au milieu du peuple.» Depuis ce temps, il assista régulièrement aux assemblées, aux communions générales et autres exercices de la congrégation, heureux et fier de porter la médaille de Marie, au milieu de ses chers ouvriers, fiers eux-mêmes de compter au milieu d'eux le président de la République.

Docile aux instructions et recommandations de la sainte Église, il mit aussi sa confiance dans le grand patriarche saint Joseph. Quand Pie IX le proclama solennellement patron et protecteur de l'Église universelle, le décret portait cette clause que la fête de saint Joseph serait élevée à la dignité de fête d'obligation partout où les souverains en feraient la demande. Mais les souverains, toujours prêts à supprimer les fêtes de l'Église pour des raisons prétendument économiques tout en multipliant les fêtes profanes pour des raisons politiques, restèrent sourds aux invitations du souverain Pontife. García Moreno, au contraire, ne consultant que sa foi et sa piété, sur l'avis conforme des évêques, présenta sa supplique au Pape, et la fête de saint Joseph, désormais jour férié, se célébra dans tout l'Équateur avec la plus grande solennité.

À côté de la sainte Famille, chère à tout cœur chrétien, l'Équateur vénère la bienheureuse Mariana de Jesús<sup>2</sup>, native du pays et surnommée *le lys de Quito* à cause de sa pureté virginale. On la regarde comme la protectrice de la cité, qu'elle a plusieurs fois sauvée de la destruction par de vrais miracles. Le peuple aime à la prier, et les jeunes filles portent encore volontiers son costume pour se rendre à l'église. Plein de confiance dans l'intercession de la bienheureuse Mariana, García Moreno souffrait de voir son culte sans honneur, et ses reliques presque oubliées dans une pauvre chapelle. Durant sa première présidence, il consacra une partie de son traitement à l'embellissement de ce sanctuaire qu'il couronna d'une flèche superbe. En 1865, les reliques vénérées furent transférées avec grande pompe, aux applaudissements du peuple, dans cette splendide demeure.

À ces preuves non équivoques de sa piété, le président ajouta en 1873 un acte grandiose qui suffirait pour immortaliser sa mémoire. Au troisième concile de Quito, il manifesta aux évêques le projet qu'il avait formé de consacrer l'Équateur au Sacré-Cœur de Jésus, projet que les évêques transformèrent aussitôt en décret conciliaire. «Attendu, disaient-ils, que le plus grand bien d'un peuple est de conserver intacte la foi catholique; que la nation l'obtiendra si elle se jette avec humilité dans le Cœur de Jésus, le concile de Quito offre et consacre solennellement la République au Sacré-Cœur, le suppliant d'être son protecteur, son guide et son défenseur, afin que jamais elle ne s'écarte de la foi catholique, apostolique et romaine, et que les habitants de l'Équateur, conformant leur vie à cette foi, y trouvent le bonheur dans le temps et dans l'éternité.»

García Moreno invita les Chambres à rendre un décret conforme, afin d'unir l'État à l'Église

<sup>2</sup> Marianita de Jesús Paredes y Flores (1618-1645), *la Azucena de Quito*, tertiaire de la Pénitence de saint François d'Assise, béatifiée par Pie IX le 20 novembre 1853, canonisée par Pie XII le 4 juin 1950. Fêtée le 26 mai.

sublimes pensées, non seulement à la maison, mais dans ses voyages, car il en avait fait son compagnon inséparable.

On a retrouvé l'exemplaire que lui avait donné un ami dévoué le 24 septembre 1860, jour de la prise de Guayaquil, et dont il se servit jusqu'à sa mort. Il est facile de voir à l'état de ce petit volume, à la couleur de ses pages, que le possesseur en avait fait son *vade-mecum*. Sainte Thérèse, dans le livre de sa *Vie*, pousse cette exclamation: «Oh! si les rois faisaient tous les jours une demi-heure d'oraison, que la face de la terre serait vite renouvelée!» Peut-être García Moreno fut-il le premier chef d'État qui, depuis sainte Thérèse, réalisa ce vœu de son cœur apostolique: aussi doit-on le compter comme le premier chef d'État qui, depuis 1789, ait changé en bien la face de son pays.

De cette foi vive, excitée tous les jours par la contemplation des choses divines, naquit dans son cœur la piété la plus fervente. Cet homme, inflexible devant les tyrans, fléchissait le genou devant Dieu avec la simplicité d'un enfant. Il avait passé ses jeunes années, nous l'avons vu, dans la piété la plus tendre, avec la pensée de se consacrer au service des autels. Pendant ses vacances, qu'il prenait alors à Montchristi chez son frère, curé de cette ville, on ne le voyait guère qu'à l'église où il priait avec ferveur. Le reste du temps, il le passait dans sa chambre à étudier. Si les premiers orages de sa vie publique ralentirent un peu les élans de son cœur vers Dieu, nous avons dit comment il se retrempe dans les épreuves de l'exil. Depuis lors, il ne cessa de progresser dans la vie spirituelle. Ses résolutions, que nous trouvons écrites de sa main sur la dernière page de son *Imitation*, donneront une idée de sa vie intime avec Dieu.

«Tous les matins je ferai l'oraison, et je demanderai particulièrement la vertu d'humilité. Chaque jour j'assisterai à la Messe, je réciterai le rosaire, et je lirai, outre un chapitre de l'*Imitation*, ce règlement et les instructions y annexées.

«Je prendrai soin de me conserver le plus possible dans la présence de Dieu, surtout dans les conversations, afin de ne pas excéder en paroles. J'offrirai souvent mon cœur à Dieu, principalement avant de commencer mes actions.

«Je dirai à chaque heure: *Je suis pire qu'un démon et l'enfer devrait être ma demeure*. J'ajouterai dans les tentations: *Que penserai-je de tout cela à l'heure de mon agonie?*

«Dans ma chambre, ne jamais prier assis quand je puis le faire debout. Faire des actes d'humilité, baiser la terre, par exemple; désirer toutes sortes d'humiliations, prenant soin toutefois de ne pas les mériter; me réjouir quand on censurera ma personne ou mes actes. Ne jamais parler de moi, si ce n'est pour avouer mes défauts ou mes fautes.

«Faire effort, par un regard sur Jésus et Marie, pour contenir mon impatience et pour contrarier mon inclination naturelle; être aimable, même avec les importuns; ne jamais mal parler de mes ennemis.

«Tous les matins, avant de me livrer à mes occupations, j'écrirai ce que je dois faire, attentif à bien distribuer le temps, à ne m'adonner qu'à des travaux utiles, à les continuer d'une manière persévérante. J'observerai scrupuleusement les lois et n'aurai d'autre intention dans tous mes actes que la plus grande gloire de Dieu.

«Je ferai l'examen particulier deux fois chaque jour sur l'exercice des vertus, et mon examen général le soir. Je me confesserai chaque semaine.

«J'éviterai les familiarités, même les plus innocentes, comme le demande la prudence. Je ne passerai pas plus d'une heure au jeu, et d'ordinaire jamais avant huit heures du soir.»

Ce règlement de vie met à nu l'âme de García Moreno. Ceux qui l'ont vu de près racontent

tristesses. Quand Dieu lui ravit sa petite fille, cet homme en apparence si rude et si austère, longtemps inconsolable, ne fit que pleurer. «Oh! comme je suis faible, s'écriait-il, moi qui me croyais si fort!» Sa tendresse se concentra sur son fils, dont il voulait faire un autre lui-même. Il l'éleva néanmoins sans faiblesse, dans l'amour de Dieu et du devoir. En 1874, il présenta cet enfant au directeur des frères avec cette simple recommandation: «Voilà mon fils, il a six ans; ce que je désire, c'est que vous fassiez de lui un bon chrétien. La science et la vertu en feront un bon citoyen. Ne le ménagez pas, je vous prie, et s'il mérite une punition, ne voyez pas en lui le fils du président de la République, mais un simple écolier qu'il faut redresser.»

Nous avons déjà dit qu'il aimait passionnément sa mère. Dieu la lui conserva jusqu'à sa quatre-vingt-quatorzième année, et toujours il professa pour elle la même tendresse et la même vénération. Elle mourut en 1873, le jour de la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel. Aux sentiments de condoléances qui lui furent exprimés en cette circonstance, il répondit comme un parfait chrétien: «Félicitez-moi plutôt: ma mère a vécu près d'un siècle; c'était une sainte; elle est morte le jour du Carmel: elle est au ciel.» Son cousin, l'archevêque de Tolède, neveu de la défunte, lui écrivit à l'occasion de la perte qu'il venait de faire. Dans sa réponse, chef-d'œuvre de sentiment chrétien, après avoir remercié le prélat d'avoir bien voulu offrir le saint Sacrifice pour le repos de cette chère âme, il ajoute: «Je suis sûr que Dieu a déjà récompensé ses admirables vertus. Au-dessus de tout resplendissait dans sa belle âme la foi la plus vive que j'aie jamais connue, foi vraiment capable de transporter des montagnes. Bien que d'un naturel excessivement timide, elle était courageuse jusqu'à l'héroïsme quand il s'agissait d'affronter une disgrâce ou un péril quelconque pour remplir un devoir. Combien de fois dans mon enfance, elle s'efforça de me faire comprendre avec le plus grand zèle que le seul mal à craindre ici-bas c'est le péché! Elle me disait que je serais toujours heureux si je savais sacrifier biens matériels, honneurs, vie même, pour ne pas offenser Dieu. Je ne finirai pas cette lettre, si je voulais redire ce que fut ma sainte mère et ce que je lui dois. La plus grande faveur dont vous puissiez m'honorer, c'est de prier pour elle et de la recommander à tous les membres de notre famille.»

Nos lecteurs connaissent maintenant les vertus qui composaient la physionomie morale de García Moreno. Il nous reste à leur révéler le grand moteur de ces vertus, ou, si l'on veut, le principe premier de cette vie héroïque, qui fut sa sincère et solide piété.

La piété dans un homme d'État, surtout au milieu de nos agitations politiques et des progrès du monde moderne, paraîtra chose assez singulière. Les saint Louis, les saint Édouard, les saint Ferdinand, les saint Étienne ne sont pas de mise sur le trône de nos rois constitutionnels ou le fauteuil de nos présidents de république. L'opinion, en ce temps de voltairianisme et de franc-maçonnerie, ne tolère pas un prince pieux. Pour avoir trop aimé la justice et la religion, un descendant de saint Louis – Henri V, le comte de Chambord – vient de mourir en exil, après avoir frappé en vain durant un demi-siècle à la porte de la France. García Moreno connaissait ce préjugé; il en triompha comme de tous les autres. En dépit de la mode, des passions soulevées, des sarcasmes voltairiens, des colères maçonniques, des occupations absorbantes, il n'oublia jamais ce principe que l'homme doit pourvoir à sa sanctification personnelle s'il veut entreprendre avec succès la régénération d'une âme, et à plus forte raison celle d'un peuple.

García Moreno avait beaucoup étudié la religion, mais à la lumière naturelle il ajoutait la lumière divine qui s'obtient par la méditation quotidienne des mystères divins. Malgré ses nombreuses occupations, il consacrait tous les jours une demi-heure à méditer, comme David, sur la loi de Dieu, sur les différentes manifestations de son amour pour l'homme, sur les fins dernières. Ces considérations pieuses réveillaient sa foi, réchauffaient son cœur, affermissaient sa volonté dans le bien. Le texte de l'Évangile lui servait habituellement de sujet d'oraison. Il en faisait ses délices et le savait par cœur; *l'Imitation de Jésus-Christ* le nourrissait de saintes et

avec quelle conscience, quel scrupule même, il en exécutait les différentes dispositions. Aucun des exercices de piété n'était omis dans les camps; dans les voyages, il s'agenouillait quelque part dans un *tambo* perdu au milieu des bois, et récitait le chapelet avec son aide de camp et les personnes présentes. Fallût-il faire un long détour, il trouvait moyen d'assister à une messe le dimanche, et souvent la servait lui-même en place de l'Indien chargé de cet office. À cheval quelquefois durant un jour et une nuit, il arrivait dans la capitale brisé de fatigue, et néanmoins assistait à la messe avant de rentrer chez lui.

Un père jésuite allemand, professeur de l'École polytechnique, qui avait eu l'occasion de connaître dans l'intimité le président et même de lui rendre visite dans l'*hacienda* où il prenait de temps en temps quelques jours de repos, ne put s'empêcher d'exprimer son admiration au souvenir de ses vertus. «Il m'a toujours édifié, écrit-il, par sa bonté, son amabilité charmante tout en restant sérieuse, et surtout par sa profonde piété. Le matin, à l'heure de la messe, il se rendait à sa chapelle, préparait lui-même les ornements, et servait la messe en présence de sa famille et des habitants du village. Si vous aviez pu le voir avec sa haute stature, ses traits vigoureusement accusés, ses cheveux blanchis, son maintien militaire; si vous aviez pu lire comme nous sur ses traits la crainte de Dieu, la foi vive, la piété ardente dont son cœur était pénétré, vous comprendriez le respect qui s'imposait à tous en présence de cet homme de Dieu.»

Le même spectacle édifiant se renouvelait le soir. Entouré de sa famille, de ses serviteurs, de ses aides de camp, le président récitait la prière, à laquelle s'ajoutait une pieuse lecture qu'il commentait souvent en exprimant les sentiments d'amour et de confiance en Dieu dont son cœur était rempli. Les dimanches et jours de fête, il fallait l'entendre expliquer le catéchisme à ses domestiques et voir avec quel religieux respect il assistait aux offices, accompagné de sa femme et de son fils. Aux grandes solennités, il se rendait officiellement à l'église métropolitaine, entouré de tous ses ministres et de tous les dignitaires civils et militaires. On admirait sa tenue noble et digne, son recueillement, son attention pieuse et soutenue. Du reste, il exigeait de tous le même respect pour les cérémonies saintes; personne n'eût manqué au devoir, même aux simples convenances, sans s'attirer des observations sérieuses. Partout et toujours dans les démonstrations religieuses on le trouvait au premier rang. À l'occasion d'un jubilé, comme il était requis d'assister à trois processions pour gagner l'indulgence, on lui fit observer qu'en raison de ses grandes occupations il pouvait légitimement demander une commutation d'œuvres. «Dieu m'en garde! répondit-il, je ne suis qu'un chrétien comme les autres.» Et il assista aux trois processions, entre sa femme et son fils, tête nue et sans parasol, malgré les ardeurs d'un soleil brûlant. Il fit un jour à peu près la même réponse au supérieur d'un ordre religieux qui, pour lui épargner chaque semaine un quart d'heure de chemin, s'offrit de lui envoyer son confesseur: «Mon père, lui dit-il, c'est au pécheur d'aller trouver son juge, et non au juge de courir après le pécheur.»

Sa piété, faite de confiance et d'amour, le portait vers toutes les dévotions autorisées par l'Église, et en premier lieu vers le Saint-Sacrement, l'objet privilégié de son culte. Il lui rendait de fréquentes visites, restant prosterné devant l'autel dans un sentiment de profonde adoration. Son bonheur était de pouvoir faire la communion chaque dimanche, et même dans la semaine quand se présentait un jour de fête. Portait-on le saint viatique à un moribond, le président se faisait un honneur d'escorter son Dieu, un flambeau à la main, au milieu de son peuple. Quand revenaient les processions de la Fête-Dieu, on voyait le chef de l'État, revêtu du costume de général en chef, portant toutes ses décorations, saisir le gonfalon et marcher devant le dais, comme le serviteur qui annonce son maître. Les autres officiers se cédaient les uns aux autres les cordons du dais, ou cherchaient un peu d'ombre en longeant les murs: le président tenait bon pendant toute la durée de la procession, gardant le milieu de la rue sans s'inquiéter du soleil, afin de ne pas s'éloigner du Saint-Sacrement. On le supplia un jour de se couvrir pour ne pas s'exposer au danger d'une insolation, mais il protesta qu'il ne se couvrirait pas devant son Dieu.

## CHAPITRE XXXI

### L'ASSASSINAT

1874-1875

Durant les cinq années écoulées depuis que García Moreno avait repris les rênes du pouvoir, le pays changea de face matériellement et moralement, au point que les étrangers ne reconnaissaient plus le triste et pauvre Équateur d'autrefois. La capitale était transformée, les autres villes embellies; la province d'Ibarra, ensevelie six ans auparavant sous les décombres, sortait de ses ruines. Des écoles s'ouvraient dans les moindres villages, des collèges et des pensionnats dans les centres peuplés; une Université dotée de quatre facultés, une École polytechnique, des musées, des laboratoires, un Conservatoire des beaux-arts, un observatoire astronomique, élevaient Quito au rang des villes les plus illustres du continent américain. Et encore n'était-ce là que la fleur et comme le vernis de la civilisation nouvelle qui animait le pays. Le froid égoïsme avait fait place à la charité; les pauvres, les malades, les lépreux, recueillis dans les hôpitaux, y trouvaient secours et consolation; les orphelins dans les asiles, les jeunes ouvriers dans les ateliers, les Indiens dans leurs cases, apprenaient à devenir des hommes; les prisonniers se moralisaient sous l'action bienfaisante de la religion; les sauvages de l'Orient eux-mêmes se civilisaient, grâce au dévouement de leurs zélés missionnaires; sur toutes les routes de Quito à Guayaquil, à Manabí, aux plages d'Esmeraldas, des milliers d'ouvriers travaillaient à relier le plateau des Andes aux rivages de l'Océan. Encore quelques années, on aurait vu l'agriculture et l'industrie enrichir ce pays, des émigrants défricher ses bois, des chemins de fer sillonner ses vastes *haciendas*. L'avenir s'ouvrait aux plus magnifiques perspectives, d'autant plus que l'Équateur, si troublé jusque-là, jouissait depuis ces six années de la paix la plus parfaite, lorsque la Révolution décida d'en finir avec son implacable ennemi.

La franc-maçonnerie se chargea de l'exécution. Pour cette secte impie, c'était une vengeance personnelle. Le concordat de 1862, en répudiant le libéralisme, avait brisé son grand moyen d'action contre l'Église. Proscrite comme un fléau public par la Constitution de 1869, clouée au pilori dans la personne de Victor-Emmanuel par la protestation de 1871, elle se laissa aller sans bornes à sa rage satanique quand elle vit, en 1873, la nation tout entière se donner au Sacré-Cœur, et son glorieux chef à genoux devant le Christ libérateur. Dès lors, García Moreno fut condamné à mort par le grand conseil de l'ordre maçonnique. «On m'avertit d'Allemagne, écrivait en 1873 le président, que les loges de ce pays ont ordonné à celles d'Amérique de remuer ciel et terre pour renverser le gouvernement de l'Équateur; mais si Dieu nous protège et nous couvre de sa miséricorde, qu'avons-nous à craindre?»

La conjuration formée, tous les journaux de la secte, en Europe comme en Amérique, s'unirent pour déshonorer la victime et préparer le monde à la voir tomber sans trop de surprise. Un déluge de pamphlets fondait sur l'Équateur comme une provocation incessante à l'assassinat. Les journaux du Pérou annoncèrent au mois d'octobre 1873 que le crime était consommé.

En 1874, aux approches de l'élection présidentielle, les conjurés essayèrent d'intimider les électeurs par une recrudescence d'injures et de menaces contre García Moreno. L'un d'eux écrivait de Lima: «La nation qui a exterminé les tyrans possède assez d'énergie pour s'affranchir du plus détestable despotisme. Que le féroce terroriste et ses complices tremblent devant la juste indignation du peuple souverain.» Le blasphémateur Montalvo, dans un écrit intitulé *La Dictature perpétuelle*, traita García Moreno «de tyran, de voleur, d'anthropophage». Il présenta l'Équateur comme un vaste couvent d'idiots, au milieu duquel se dresse un échafaud en

VIE DE GARCIA MORENO, PAGE 201

permanence. Mais ces fureurs sauvages n'eurent d'autre effet que d'assurer la réélection du seul homme capable de tenir tête à de pareils énergumènes. Sans promesses ni menaces, sans excitation d'aucune sorte de la part des autorités, ainsi que l'avait voulu García Moreno, le peuple se prononça librement et spontanément en faveur du président.

À partir de ce jour, les conjurés ne se contentèrent plus d'appeler à la haine et au meurtre; ils préparèrent leurs poignards. Les bruits d'un assassinat prochain prirent même tant de consistance que beaucoup de personnes se crurent obligées d'exposer leurs craintes à García Moreno et de lui conseiller des mesures de prudence. Mais jamais on ne parvint à faire entrer dans son âme un sentiment d'inquiétude. Il répondit à un religieux chargé de lui transmettre une communication très grave: «Je vous suis reconnaissant de votre charitable avis, bien qu'il ne m'apprenne rien de nouveau. Certains hommes, je le sais parfaitement, désirent ma mort; mais ces mauvais desirs, engendrés par la haine, ne sont préjudiciables qu'à ceux qui les forment. Dites à la personne dont vous tenez ces renseignements que je crains Dieu, mais Dieu seul. Je pardonne de bon cœur à mes ennemis; je leur ferais du bien si je les connaissais et si j'en avais l'occasion.» Don Ignacio lui signala un agent de la secte, dénoncé comme en voulant à sa vie: «Je ne fais aucun cas, répondit-il, de ces misérables dénonciations, et je regarde avec un profond mépris les agissements de ces scélérats. Depuis longtemps ils m'auraient rendu fou si j'avais attaché la moindre importance à leurs intrigues.»

Surtout il n'entendait pas qu'on eût l'air d'implorer pour lui la pitié de ces vils assassins. Un jour le rédacteur de *El Nacional*, Proaño, qui combattait pied à pied les ennemis du président, sous l'empire de je ne sais quel pressentiment, montra ces caïns se ruant sur l'innocent Abel. «Or, disait-il, quand Abel vit son frère prêt à l'immoler, il exhala sa triste plainte: Frère, pourquoi me tuer? Nous sommes sortis du même sein, et si mes offrandes ont été préférées aux tiennes, ce n'est point par ma faute. Si Dieu avait accepté ton présent, je n'en eusse point été jaloux. Caïn se précipita sur le pauvre Abel et lui donna la mort. Abel lui pardonna, mais son sang n'en cria pas moins vengeance au Ciel. Frappez donc, ô caïns, frappez votre victime; mais sachez que Dieu la vengera.» García Moreno dit à l'écrivain: «Ce ton me déplaît. Ce n'est point là le langage d'un gouvernement qui fait le bien sans craindre qui que ce soit. Si ces bandits ont l'envie de me tuer, qu'ils viennent: ils ne nous immoleront pas comme de timides brebis; nous leur disputerons le terrain pied à pied, et nous entreprendrons une nouvelle croisade pour la sainte cause. Dieu sera notre bouclier contre les traits de l'ennemi. Si nous succombons, rien de plus désirable ni de plus glorieux pour un catholique: notre récompense sera éternelle.»

Avec cette confiance en Dieu qui ne se démentit jamais, García Moreno continua ses œuvres sans s'inquiéter de l'orage qui grondait sur sa tête. À peine réélu, il combina des plans nouveaux, cherchant les meilleurs moyens d'utiliser cette troisième présidence pour le bien public. Dans un entretien intime avec le rédacteur de *El Nacional*, son confident et son ami, il exposait ainsi ses idées sur l'avenir: «Quand je me décidai, en 1851, à intervenir dans la politique du pays, je considérais que la République, pour s'ouvrir une ère de véritable prospérité, avait besoin d'une triple période de juste et sage administration: période de réaction, période d'organisation, période de consolidation. Ma première présidence eut un caractère de réaction contre les maux qui accablaient la patrie, et comme ces maux invétérés avaient pénétré profondément tout le corps social, il me fallut quelquefois, à ma grande douleur, employer la violence pour les extirper. La seconde présidence que j'achève, consacrée tout entière à l'organisation du pays, n'a plus requis les moyens violents. Mes ennemis eux-mêmes reconnaissent la modération et le tempérament avec lesquels j'ai gouverné la nation. Si la divine Providence n'en dispose pas autrement, la troisième période sera une période de consolidation. Les peuples, habitués à l'ordre, aux douceurs de la paix, jouiront d'une plus grande liberté, sous un gouvernement paternel et tranquille. L'avenir de notre cher pays dès lors assuré, je rentrerai dans la vie privée, avec la douce satisfaction d'avoir sauvé le

VIE DE GARCIA MORENO, PAGE 202

mesure de l'histoire même la plus sévère dans ses jugements, il en faudrait moins pour faire de García un grand homme.

Mais ce n'est pas là son vrai titre à l'admiration du monde. Ses talents prodigieux, ses succès inouïs n'ont été pour lui que des moyens. Il avait une pensée plus haute, qui a fait l'unité de sa vie et l'inspiration de sa noble nature. Il était catholique et il aimait l'Église, la gardienne infaillible de la vérité.

Or, il savait par la parole du divin Maître que la vérité seule délivrera le monde, les sociétés aussi bien que les individus. C'est pourquoi il voulut faire de la vérité catholique la règle invariable et absolue de sa conduite, dans la vie politique comme dans la vie privée.

C'est là le trait caractéristique de García Moreno, que vous avez su mettre en lumière, mon Révérend Père, avec le talent de l'écrivain qui aime son héros et le fait aimer de ses lecteurs.

Aussi cette vie, comme je le disais en commençant, a-t-elle été la démonstration très complète par le fait que l'État chrétien n'est pas une utopie, que nous pouvons encore demander un gouvernement où le Christ soit vraiment roi et l'Église reconnue comme reine.

La mort de García Moreno n'a pas détruit cette conclusion; mais elle laisse aux chefs des gouvernements, princes ou présidents de république, une grande leçon, en leur apprenant que le pouvoir n'est pas seulement un droit à des honneurs, mais un devoir imposé par Dieu, qu'il faut savoir embrasser et accomplir malgré les contradictions et les menaces, dût-on y laisser la vie.

Une société est heureuse quand Dieu lui donne des hommes de cette trempe. Puisse votre livre, mon Révérend Père, éclairer et préparer les âmes à recevoir la lumière divine de la foi, qui a fait la force de García Moreno! Elle est la première condition nécessaire au salut des peuples.

Veillez agréer, mon Révérend Père, avec mes remerciements, mes très vives félicitations et l'hommage de mon profond respect.

Frère Jean-Charles COUTURIER  
Abbé de Solesmes.

pays et de l'avoir définitivement placé sur la voie du progrès et de la véritable grandeur.»

Hélas! le Dieu dont les secrets sont impénétrables en avait disposé autrement, et ces rêves du grand chef chrétien allaient s'évanouir dans un coup de foudre. Déjà les maçons d'Amérique avaient envoyé des représentants du Chili, du Pérou, de l'Équateur et de la Colombie à Lima, la cité maçonnique par excellence, pour désigner les sicaire et leur fournir les moyens pour remplir leur criminelle mission. Peu de temps après, les habitants de Quito remarquèrent, non sans inquiétude, que plusieurs jeunes exaltés se réunissaient chaque soir chez le ministre du Pérou. Des lettres mystérieuses leur arrivaient par des voies détournées. Tous, plus ou moins ennemis de García Moreno, débitaient de pompeuses tirades en l'honneur de la liberté. À leur tête, on distinguait l'avocat Manuel Polanco, jeune homme de bonne famille, ruiné par suite de mauvaises affaires et surtout de mauvaises mœurs. Entré dans la vie religieuse dans l'espoir que le couvent paierait ses dettes, il y affectait des airs de vertu qui ne l'empêchèrent pas d'être expulsé. Il se rabattit alors sur le président, dont il était autrefois le serviteur dévoué, mais n'ayant pu en obtenir les faveurs qu'il sollicitait, il lui jura une haine implacable. Après lui venait Abelardo Moncayo, personnage de basse extraction, mais hautain et orgueilleux. Soutenu par la bourse du président, il avait lui aussi passé plusieurs années dans une communauté religieuse avant de chercher fortune dans le monde. Il comptait sur son ancien protecteur, mais le président, peu sympathique aux défringués, resta sourd à toutes ses requêtes. Emporté par son ressentiment, Moncayo jura de se venger. Dans ce groupe figuraient encore Gregorio Campuzano, depuis longtemps lié aux conspirateurs, Roberto Andrade et Manuel Cornejo, tous deux pervertis par les abominables écrits de Montalvo. Andrade, fils d'un paysan d'Ibarra, pauvre étudiant en droit, se croyait un nouveau Brutus. Il avait dessiné sur une page de son portefeuille le portrait de García Moreno assassiné et du Père Terenziani décapité. Pour cet esclave des francs-maçons, García Moreno devait périr pour avoir pratiqué la tyrannie, et le Père Terenziani pour l'avoir enseignée dans son cours de législation. Recruteur d'assassins, c'est lui qui avait entraîné Cornejo dans le complot en lui affirmant qu'un chef de corps, le commandant Sánchez, seconderait les conjurés avec les forces dont il disposait. Cornejo, jeune homme honnête jusque-là, épris autrefois d'enthousiasme pour García Moreno au point de lui former avec d'autres jeunes gens une escorte d'honneur, oublia sa famille et ses principes pour s'attacher à ses détestables compagnons. Enfin venait le malheureux Faustino Lemos Rayo qui, lui aussi, avait tour à tour aimé et détesté le président. De famille pauvre, il avait quitté la Nouvelle-Grenade, sa patrie, pour servir en qualité de mercenaire dans les troupes de l'Équateur. C'était un de ces chrétiens étranges, qu'on voit un jour agenouillés dans une église, priant avec une piété d'ange, puis le lendemain brandissant un poignard. Après lui avoir confié des fonctions importantes au Napo, García Moreno l'avait destitué par suite de ses malversations. Devenu simple sellier pour gagner sa vie, au lieu de s'accuser de sa chute, Rayo ne pensa plus qu'à se venger du président.

Tels étaient les instruments choisis par la secte pour exécuter son affreux dessein. Les conciliabules nocturnes de ces jeunes gens paraissaient très suspects au peuple et à García Moreno lui-même, quand arriva subitement du Pérou un autre personnage originaire de Guatemala, dont les allures étranges attirèrent son attention. Cet individu, nommé Cortés, s'introduisit à Quito sous les apparences de la pauvreté, et bientôt, au grand étonnement de la ville, on le vit aussi fréquenter assidûment les salons du ministre péruvien. Lié d'amitié avec les hôtes habituels de l'ambassade, il passait son temps à chanter des hymnes à la liberté et à déclamer contre les despotes. Un jour il poussa si loin ses violences et ses insolents propos que García Moreno lui signifia d'avoir à quitter immédiatement le territoire de la République. On soupçonna, non sans motif, que cet envoyé du Pérou avait pour mission de distribuer les rôles aux principaux acteurs du drame. Ceux-ci n'en continuèrent pas moins avec leurs affidés de Lima des correspondances secrètes, qu'ils dérobaient aux investigations de la police grâce aux subterfuges les plus audacieux.

## APPENDICE

### LETTRE DU T. R. PÈRE DOM COUTURIER, ABBÉ DE SOLESMES

Solesmes, le 8 septembre 1887

Mon Révérend Père,

Je ne sais quel sort la presse ou l'opinion réserve à votre beau livre sur García Moreno; mais certainement pour tous ceux qui savent lire et comprendre, amis et ennemis, l'apparition de ce livre est un événement.

La Révolution a pris définitivement possession du monde; elle règne presque partout, souvent même chez ceux qui prétendent la combattre. Ses idées ont tout envahi.

C'est pourquoi l'Église a dû essayer de mettre une digue à ce torrent. Le *Syllabus* a condamné, en les énumérant un à un, tous les principes révolutionnaires, et Léon XIII, dans son admirable encyclique *Immortale Dei*, où il renouvelle ces condamnations, nous a donné, avec l'autorité infaillible de ses jugements, la synthèse complète de la société catholique.

Malheureusement un enseignement si solennel n'avait rien changé au courant révolutionnaire. Les catholiques libéraux voulaient en amoindrir la portée en l'expliquant; d'autres, plus francs dans leur foi et leur obéissance au Saint-Siège, mais *modérés* par principe et par caractère, avaient inventé les mots nouveaux de *thèse* et d'*hypothèse* pour distinguer la vérité absolue de l'application pratique que réclament les circonstances. Dans quelle mesure devons-nous accepter cette distinction? Est-ce qu'elle constitue désormais un état normal universel et permanent pour la société, sans espoir de remonter jamais jusqu'à la restauration complète d'une vraie société catholique?

Tous le pensaient ainsi, et ils se persuadaient qu'ils avaient seuls pour eux la prudence et la raison.

Or, votre livre aujourd'hui, mon Révérend Père, vient nous montrer par les faits que tous ont tort, qu'un État chrétien est encore possible de nos jours, qu'il est possible de remonter le torrent révolutionnaire, possible de se débarrasser de l'hypothèse et de prendre le *Syllabus* pour règle des États et des sociétés, possible enfin d'attaquer dans sa source les principes de la Révolution.

Votre héros García Moreno l'a fait, au milieu de difficultés inouïes: l'ennemi au dehors; au dedans une armée désorganisée, une magistrature sans traditions et sans principes, un clergé dans la révolte, ne connaissant plus les lois de la hiérarchie, des ordres religieux sans autre règle que la licence, tous les caractères amoindris par le catholicisme libéral, et enfin, pour profiter de ces éléments de désordre, les francs-maçons partout.

La tâche était impossible; García Moreno n'a pas reculé, et son éternelle gloire est d'avoir réussi.

Par le côté humain et vulgaire de l'histoire, García Moreno devrait avoir sa place sans conteste parmi les plus grands noms. Son courage invincible dans les dangers, son énergie en face des obstacles où tous ont échoué, la sagesse de ses vues pour organiser et réformer, sa force indomptable de caractère pour dominer les hommes, son habileté et sa prudence pour les conduire et les entraîner, sa gloire enfin dans les combats, où il égale et souvent surpasse ce que la valeur guerrière a de plus étonnant: aucun genre de grandeur n'a manqué à votre héros, et, à la

L'aide de camp de García Moreno lui présente un jour certaines lettres déposées sur son bureau pour recevoir l'estampille du gouvernement. Soupçonnant une fraude, le président brise l'enveloppe, et trouve l'adresse d'Urbina. C'était une communication des révolutionnaires avec leur chef du Pérou. Mgr Vanutelli, délégué apostolique, se trouvait à Guayaquil au mois de juillet 1875, prêt à s'embarquer pour l'Europe. Ayant ouvert un paquet de lettres expédiées de Lima à son adresse, il lut sur une seconde enveloppe le nom de l'avocat Polanco, qu'il ne connaissait pas, et auquel il envoya, par l'intermédiaire d'un jésuite, des lettres contenant probablement les dernières instructions des loges.

On ne pouvait plus se dissimuler que le danger était proche, et l'on conseillait au président de se mettre en garde contre les assassins. Un prélat de ses amis, de passage à Quito, lui dit dans un entretien familial: «Il est de notoriété publique que la secte vous a condamné et que ses sicaire aiguissent leurs poignards: prenez donc quelques précautions pour sauver votre vie. — Et quelles précautions avez-vous à me suggérer? dit le président. — Entourez-vous d'une escorte. — Et qui me défendra contre l'escorte, car enfin on pourra la corrompre? J'aime mieux me confier à la garde de Dieu.» Et il ajouta ces paroles du Psalmiste: *Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam.*

C'est dans ces lugubres circonstances qu'il écrivit sa dernière lettre au souverain Pontife, lettre dont chaque ligne respire la piété d'un saint et le courage d'un martyr. «J'implore votre bénédiction, Très Saint Père, ayant été, sans mérite de ma part, réélu pour gouverner pendant six années encore cette République catholique. La nouvelle période présidentielle ne commence que le trente août, date à laquelle je dois prêter le serment constitutionnel, et c'est alors seulement qu'il serait de mon devoir d'en donner officiellement connaissance à Votre Sainteté; mais j'ai voulu le faire aujourd'hui, afin d'obtenir du Ciel la force et la lumière dont j'ai besoin plus que tout autre pour rester à jamais le fils dévoué de notre Rédempteur, le serviteur loyal et obéissant de son Vicaire infaillible.

«Aujourd'hui que les loges des pays voisins, excitées par l'Allemagne, vomissent contre moi toutes sortes d'injures atroces et d'horribles calomnies, se procurant en secret les moyens de m'assassiner, j'ai plus que jamais besoin de la protection divine, afin de vivre et de mourir pour la défense de notre sainte religion et de cette chère République que Dieu m'appelle à gouverner encore. Quel plus grand bonheur peut m'arriver, Très Saint Père, que de me voir détesté et calomnié pour l'amour de notre divin Rédempteur? Mais quel bonheur plus grand encore, si votre bénédiction m'obtenait du ciel la grâce de verser mon sang pour celui qui, étant Dieu, a voulu verser le sien pour nous sur la croix!»

Jamais chrétien des premiers siècles aux prises avec les bourreaux n'exprima de plus beaux sentiments. Il demandait ensuite au Saint-Père une double grâce: des religieuses pour l'hôpital des pauvres lépreux, et les reliques du bienheureux Pierre Claver, délaissées à Carthagène. «Votre Sainteté, disait-il, a béatifié cet apôtre de la charité catholique: elle ne voudra pas que ses restes précieux demeurent dans un endroit où personne ne les apprécie ni ne les vénère. Notre pauvre Équateur ne cherche ni ne désire d'autre protection que celle de Dieu: aussi sera-t-il très heureux d'avoir un avocat de plus dans le Ciel.»

Le cœur rempli de ces fortifiantes pensées, García Moreno se mit à composer tranquillement le message qui devait être lu le seize août à l'ouverture du Congrès. Les avertissements les plus solennels et les plus graves venaient à chaque instant le distraire de ce travail, mais il se remettait immédiatement à l'œuvre avec le plus grand calme. Le vingt-six juillet – fête de sainte Anne, patronne de sa femme – parmi les cartes adressées à celle-ci, il s'en trouvait une dans laquelle on lui recommandait de veiller sur son mari parce que prochainement les sicaire exécuteraient leurs menaces. À cette occasion, plusieurs de ses amis lui répétèrent encore que, s'il ne prenait garde, il

publiques; le lendemain, une consécration solennelle précédée de l'amende honorable proclamait une fois encore, à la face du monde entier, que «c'est la justice qui élève les nations et le péché qui les fait descendre dans l'abîme».

tomberait certainement quelque jour sous le fer d'un assassin. «Eh bien! leur répondit-il d'un air joyeux, que veut un voyageur, si ce n'est arriver au terme de son voyage? un navigateur, si ce n'est saluer les rivages de la patrie? Je ne me ferai point garder; mon sort est entre les mains de Dieu, qui me tirera de ce monde quand et comment il lui plaira.»

Le deux août, un religieux lui écrivit de Latacunga que la conspiration ourdie contre lui par les francs-maçons éclaterait sous peu de jours, et qu'il avait entendu prononcer le nom d'un certain Rayo parmi ceux des conjurés. «Rayo! s'écria García Moreno, c'est une infâme calomnie. Je l'ai vu communier il y a peu de jours: un chrétien n'est point un assassin!» Cet homme avait su cacher son ressentiment, et le président se défiait si peu de lui que, se proposant de faire une promenade à cheval avec son fils le dix août, fête de l'Indépendance, il avait commandé à Rayo une selle pour le petit Gabriel.

Le quatre août, il écrivit une dernière lettre à son ami Juan Aguirre, dont il avait fait dès ses années de collège son compagnon intime. Quelques mois auparavant, au moment de partir pour l'Europe, Juan Aguirre était venu lui faire ses adieux. Après un long entretien, dans lequel il se montra très expansif, García Moreno reconduisit son ami jusqu'à la porte et lui dit en le serrant sur son cœur: «Nous ne nous reverrons plus, je le sens, c'est notre dernier adieu!» Puis il se détourna pour cacher ses larmes et lui cria une dernière fois: «Adieu! nous ne nous reverrons plus.» Le quatre août, après lui avoir rappelé ces pressentiments, il ajoutait: «Je vais être assassiné; je suis heureux de mourir pour la foi: nous nous reverrons au Ciel.»

Le cinq août, il s'entretenait avec son conseil d'État du complot qui défrayait toutes les conversations. Don Vicente Piedrahita lui avait écrit de Lima que dans cette ville on regardait l'assassinat comme un fait accompli. À Quito, du reste, le chef de la police était sur la piste des principaux conjurés et de leurs complices. Comme on ne prenait aucune mesure pour déjouer leurs plans, les conseillers d'État l'exhortèrent encore à se protéger du danger, mais il soutint qu'il était impossible d'éviter le poignard de l'assassin acharné à sa victime, toujours en embuscade et prêt à frapper au moment et à l'endroit où on l'attend le moins. «Les ennemis de Dieu et de l'Église peuvent me tuer, ajouta-t-il, Dieu ne meurt pas!» Vers le soir, voulant terminer son message au Congrès, il avait donné l'ordre à son aide de camp de ne recevoir qui que ce fût, quand un prêtre se présente et demande à voir le président. Sur le refus de l'officier, le prêtre insiste parce que la communication qu'il doit faire ne peut être remise au lendemain. Introduit devant García, il lui tient ce langage: «On vous a prévenu que la franc-maçonnerie avait décrété votre mort, mais on ne vous a pas dit quand le décret serait exécuté. Je viens vous avertir que vos jours sont comptés, et que les conjurés ont résolu de vous assassiner dans le plus bref délai, et peut-être demain s'ils en trouvent l'occasion. Prenez vos mesures en conséquence. — J'ai reçu déjà bien des avertissements semblables, répondit le président, et j'ai vu, après avoir mûrement réfléchi, que la seule mesure à prendre, c'est de me tenir prêt à paraître devant Dieu.» Et il continua son travail comme si on lui eût annoncé une nouvelle sans importance. On remarqua cependant qu'il passa en prières une partie de la nuit.

Le lendemain six août, fête de la Transfiguration de Notre-Seigneur, vers six heures du matin, il se rendit selon sa coutume à l'église Santo Domingo pour y entendre la messe. C'était le premier vendredi du mois, jour spécialement dédié au Sacré-Cœur. Comme beaucoup d'autres fidèles, le président s'approcha de la sainte Table, et reçut le Dieu de l'Eucharistie, sans doute comme viatique de son dernier voyage, car après tant d'avertissements reçus de tous côtés, il ne pouvait se dissimuler qu'il était en danger de mort; aussi prolongea-t-il son action de grâces jusque vers huit heures.

Les conjurés, dans lesquels nous reconnaitrons bientôt les hôtes de l'ambassade péruvienne, l'épiaient depuis le matin. Ils l'avaient suivi de loin jusque sur la place Santo Domingo, où ils

stationnèrent durant la messe, tantôt par petits groupes, tantôt se rapprochant les uns des autres pour se communiquer leurs observations. On conjectura qu'ils voulaient l'assaillir au sortir de l'église, mais qu'un obstacle imprévu, peut-être le concours assez nombreux des fidèles, les empêcha d'effectuer leur dessein. Le président rentra tranquillement chez lui, passa quelque temps au milieu de sa famille, puis se retira dans son cabinet pour mettre la dernière main au message dont il voulait, ce même jour, donner communication à ses ministres.

Vers une heure, muni du précieux manuscrit qui devait être son testament, il sortit avec son aide de camp pour se rendre au palais, il s'arrêta en chemin chez les parents de sa femme, dont la demeure touchait à la *Plaza Mayor*. Ignacio de Alcázar, qui l'aimait beaucoup, lui dit avec tristesse: «Vous ne devriez pas sortir, car vous ne pouvez ignorer que vos ennemis observent tous vos pas. — Il n'arrivera, répondit-il, que ce que Dieu permettra. Je suis dans ses mains en tout et pour tout.» Comme la chaleur était extrême, il prit alors je ne sais quelle boisson qui le mit subitement en transpiration et le força de boutonner sa redingote, circonstance insignifiante mais qu'il importe de relever. Quelques instants après, on le vit se diriger vers le palais du gouvernement, toujours suivi de l'aide de camp Manuel Pallares.

À ce moment, les conjurés se trouvaient réunis dans un café attenant à la place, d'où ils observaient les démarches de leur victime. Dès qu'ils l'aperçurent, ils sortirent les uns après les autres et s'embusquèrent derrière les colonnes du péristyle, chacun au poste assigné par leur chef Polanco, lequel se transporta de l'autre côté de la place pour écarter les obstacles et parer à tout événement. Il y eut alors pour les meurtriers un moment de terrible angoisse. Avant d'entrer au palais, le président voulut adorer le Saint-Sacrement exposé dans la cathédrale. Longtemps il resta agenouillé sur les dalles du temple, absorbé dans un profond recueillement. Comme à l'approche des ténèbres les objets créés disparaissent et la nature se repose dans un calme solennel, Dieu, à ce moment suprême, écartant de l'âme de son serviteur tout souvenir des êtres créés, l'attirait doucement au repos de la céleste union. L'un des conjurés, Rayo, impatienté d'un retard qui pouvait devenir périlleux, fit dire au président par un de ses complices qu'on l'attendait pour une affaire pressante. García Moreno se leva aussitôt, sortit de l'église, gravit les marches du péristyle, et déjà il avait fait sept ou huit pas vers la porte du palais lorsque Rayo qui le suivait, tirant de dessous son manteau un énorme coutelas, lui en asséna un coup terrible sur l'épaule. «Vil assassin!» s'écria le président en se retournant et en faisant d'inutiles efforts pour saisir son revolver dans sa redingote fermée; mais déjà Rayo lui avait fait à la tête une large blessure, pendant que les autres conjurés déchargeaient sur lui leurs revolvers. À ce moment, un jeune homme, qui se trouvait par hasard sur la plate-forme, voulut saisir le bras de Rayo, mais blessé lui-même et à bout de force, il dut lâcher prise. Percé de balles, la tête ensanglantée, l'héroïque président se dirigeait néanmoins, tout en cherchant son arme, vers le côté d'où partaient les balles, lorsque Rayo, d'un double coup de son coutelas, lui taillada le bras gauche et lui coupa la main droite, de manière à la détacher presque entièrement. Une seconde décharge fit chanceler la victime, qui s'appuya contre la balustrade et tomba sur la place d'une hauteur de quatre à cinq mètres. Étendu sur le sol, le corps tout sanglant, la tête appuyée sur son bras, le moribond était sans mouvement, quand Rayo, plus féroce qu'un tigre, descendit l'escalier du péristyle et se précipita sur lui pour l'achever. «Meurs, bourreau de la liberté! cria-t-il en lui labourant la tête avec son coutelas. — Dieu ne meurt pas! murmura une dernière fois le héros chrétien, *Dios no muere!*»

Cependant le bruit des coups de feu attire les curieux aux fenêtres en même temps que la panique envahit tous les cœurs. Fonctionnaires et serviteurs se barricadent dans le palais, croyant qu'une bande d'émeutiers monte pour les égorger. L'aide de camp Pallares court à la caserne chercher du renfort pendant que Polanco, Cornejo, Andrade, et autres meurtriers s'enfuient au plus vite en criant: «Le tyran est mort!» Les femmes se précipitent hors des boutiques établies

## ÉPILOGUE

«Après ma mort, avait dit García Moreno, la République de l'Équateur tombera de nouveau entre les mains de la Révolution qui la gouvernera despotiquement sous le nom trompeur de libéralisme; mais le Cœur de Jésus à qui j'ai consacré ma patrie l'en arrachera pour la faire vivre libre et honorée, sous la garde des grands principes du catholicisme.»

Dans le désarroi où le deuil universel jetait l'Équateur, on imagina de suivre une fois encore cette politique hésitante, cette funeste route des compromis qui ne contente personne et n'aboutit qu'aux abîmes.

Antonio Borrero, catholique sincère, mais faible, craintif et facile à tromper, réunit la presque totalité des suffrages. Son triomphe devait être court; il se hâta d'apaiser les tentatives de révolte en accordant aux révoltés toutes leurs demandes. La première et la plus grande faute avait été de mettre à la tête de l'armée à Guayaquil Ignacio Veintimilla, allié d'Urbina. Feignant de craindre les troubles au jour anniversaire de l'Indépendance, le rusé général sollicita des renforts que Borrero, contre tous les avis, se hâta d'envoyer; avec ces troupes, Veintimilla renversait sans peine le faible Borrero et se proclamait président de la République.

Une nouvelle ère de persécution s'ouvrit pour l'Équateur; après avoir détruit les grandes œuvres de García Moreno, vidé les caisses de l'État, réduit le ministre des finances aux abois, Veintimilla déclarait que *faute d'argent* les travaux et même les routes devaient être abandonnés. Les traitements des ecclésiastiques furent supprimés, les écoles fermées à 32 000 enfants, et les hautes écoles sans professeurs; les Indiens du Napo délaissés, le commerce suspendu, le désordre partout autorisé. Le pays avait pu, pendant cette période de désorganisation, comparer entre les deux chefs: l'un s'était enrichi au pouvoir, l'autre avait abandonné son traitement au trésor et aux pauvres!

En vain, Veintimilla voyant expirer les six ans de la présidence, essaya-t-il, par une volte-face sans pudeur, de rallier les partis à sa cause; les ruines partout accumulées criaient vengeance. Le gouvernement provisoire voulut, dans l'attente de l'élection présidentielle, se réfugier sous l'égide de son tout-puissant protecteur, le Sacré-Cœur de Jésus, et proposa l'érection d'un temple national aux frais de l'État et des aumônes volontaires.

«Au moment où les États, en tant que gouvernements, ont cessé de reconnaître les droits sociaux de Jésus-Christ et de son Église... en face de la lâche apostasie de toutes les nations, ce que nous désirons, s'écrie l'orateur du Congrès, le docteur Matovelle, ce que nous prétendons obtenir, c'est que la Convention de 1884 tombe à genoux devant le divin et suprême Monarque de tous les peuples, qu'elle renouvelle sa consécration première, qu'elle élève enfin un monument durable attestant aux générations que l'Équateur est la république du Sacré-Cœur de Jésus: non pas du Dieu idéal des panthéistes, mais du vrai Dieu Notre-Seigneur Jésus-Christ... Levons les yeux au Ciel: c'est là que nous trouverons écrits les grands et mystérieux secrets de notre avenir.»

Pendant la présidence de José María Caamaño, le dixième anniversaire de l'assassinat du grand García Moreno fut célébré dans les larmes et les prières du peuple entier; don Gabriel García Moreno, le jeune fils du héros martyr, conduisait le deuil; et l'orateur commenta ces paroles du pape Pie IX: «Il est tombé, le chevalier du Christ, victime de sa foi et de sa charité chrétienne pour sa patrie.»

Enfin, le 21 juin 1886, deuxième centenaire de l'apparition du Sacré-Cœur à sainte Marguerite-Marie, le peuple tout entier et les autorités se rendirent à la sainte messe puis à des réjouissances

croisés contre la Révolution, l'un martyrisé par elle, l'autre emprisonné; le prisonnier louant le martyr devant l'humanité qui applaudit, et Dieu, qui ne meurt pas, couronnant l'un et l'autre.

Le pape Pie IX fit ériger au collège Pio-Latino à Rome un buste de bronze sur lequel García Moreno est ainsi qualifié :

Religionis integerrimus custos  
Auctor studiorum optimorum  
Obsequentissimus in Petri Sedem  
Justitiæ cultor; scelerum vindex.

sous le péristyle et poussent des cris lamentables autour du président couché par terre et baigné dans son sang. La place se remplit de personnes effarées, de soldats cherchant les assassins, de prêtres qui arrivent en toute hâte de la cathédrale pour donner au blessé, s'il respire encore, les derniers secours de la religion. Il ne peut répondre à ceux qui lui parlent ni faire le moindre mouvement, mais son regard trahit un reste de vie et de connaissance. On le transporte à la cathédrale aux pieds de Notre-Dame des Sept-Douleurs, et de là dans la demeure du prêtre sacristain pour panser ses plaies béantes : soins inutiles, on s'aperçoit à ses lèvres décolorées et livides qu'il est sur le point d'expirer. Un prêtre lui demande s'il pardonne à ses meurtriers; son regard mourant répond qu'il pardonne à tous. Sur lui descend alors la grâce de l'absolution; l'extrême-onction lui est administrée au milieu des larmes et des sanglots de l'assistance, et il expire un quart d'heure environ après l'épouvantable tragédie du palais.

Pendant ce quart d'heure d'agonie, une scène non moins sanglante épouvantait la foule assemblée sur la *Plaza Mayor*. Après l'assassinat, les conjurés disparurent l'un après l'autre, excepté Rayo qu'une balle destinée au président avait blessé à la jambe. Il s'éloignait péniblement, espérant encore une révolution radicale, quand il se vit entouré d'un peuple en fureur et de soldats qui menaçaient de le mettre en pièces. Son arrogance alors fit place au trouble et à la frayeur. Aux malédictions de la foule, aux soldats qui s'emparaient de lui pour le traîner à la caserne, il adressait des paroles incohérentes comme celle-ci : « Je n'ai rien fait... que me voulez-vous?... rien!... rien!... » Malgré ses supplications, le flot populaire le refoulait de la place à la rue de la caserne, quand tout à coup un soldat, outré de colère, cria au peuple : « Comment pouvez-vous souffrir devant vos yeux ce lâche assassin ? Écartez-vous de lui. » La foule obéit, et le soldat déchargea son fusil sur le meurtrier qui, frappé à la tête, tomba raide mort. Son cadavre fut piétiné et traîné ignominieusement jusqu'au cimetière où plus tard sa veuve lui fit creuser une tombe. Des chèques sur la banque du Pérou, trouvés dans les vêtements de l'assassin, prouvèrent à tous que la vénérable et vertueuse franc-maçonnerie, pas plus que le grand conseil des juifs, n'épargne les deniers aux Judas qu'elle emploie.

Dans la soirée de ce jour néfaste, le doyen de la faculté de médecine, Étienne Guayraud, reconnut officiellement le cadavre du président et en fit l'autopsie. Le martyr avait reçu cinq ou six coups de feu et quatorze coups de l'infâme coutelas, dont l'un avait pénétré jusqu'au crâne. On compta sept ou huit blessures mortelles. Sur la poitrine du président se trouvaient une relique de la vraie Croix, le scapulaire de la Passion et celui du Sacré-Cœur de Jésus; à son cou pendait un chapelet auquel était attachée une médaille, représentant d'un côté le pape Pie IX et de l'autre le concile du Vatican. L'image de Pie IX était teinte du sang de García Moreno, comme pour marquer par ce touchant symbolisme que l'amour de l'Église et de la Papauté avait causé la mort du glorieux martyr. On trouva également sur lui un agenda tout noirci de ses notes journalières. Sur la dernière page, il avait, ce jour-là même, tracé au crayon trois mots qui suffirent pour peindre l'âme d'un saint : « Mon Seigneur Jésus-Christ, donnez-moi l'amour et l'humilité, et faites-moi connaître ce que je dois faire aujourd'hui pour votre service. » En réponse de cette généreuse demande, Dieu réclama le sang du héros chrétien, et certes, il le versa de grand cœur, comme il l'écrivait à Pie IX un mois auparavant, « pour celui qui, étant Dieu, a voulu verser le sien pour nous sur la croix ».

Si maintenant l'on demande pourquoi Dieu laisse ainsi répandre par des criminels le sang d'un de ces hommes créés tout exprès, ce semble, pour la régénération de son pays et le triomphe de l'Église, il faut répondre que Dieu se plaît surtout à glorifier ceux qui toujours ont confessé la vérité. Or la suprême gloire, c'est de sceller de son sang cette vérité qu'on a défendue par ses paroles et par ses actes. Dieu donna cette gloire à son Fils, il l'a donnée aux martyrs, il l'a donnée à García Moreno. Quant au monde, si Dieu lui enlève ses libérateurs, c'est que trop souvent le monde ne s'en montre pas digne. Combien de chrétiens ont repoussé García Moreno, bafoué ses

principes, entravé son œuvre au nom du libéralisme ? N'est-il pas juste que Dieu, pour les punir, les livre à la tyrannie libérale ? — Mais le peuple, si dévoué à García Moreno, ne méritait pas ce châtement ? — Non sans doute, mais que le peuple se rassure : de même que le sang des martyrs fut une semence de chrétiens, le sang de García Moreno produira non seulement en Équateur, mais dans d'autres nations, des défenseurs du peuple et de l'Église. L'homme meurt, mais Dieu ne meurt pas. *Dios no muere.*

« Le Sénat et la Chambre des députés décrètent :

« L'Équateur, par l'entremise de ses représentants, accorde à la mémoire de l'Excellentissime don Gabriel García Moreno l'hommage de son éternelle gratitude, et, pour le glorifier selon ses mérites, lui décerne le titre de *Régénérateur de la patrie* et de *Martyr de la civilisation catholique*.

« Pour la conservation de ses restes mortels, il sera élevé, au lieu que désignera le pouvoir exécutif, un mausolée digne de ce grand homme.

« Afin de recommander son nom glorieux à l'estime et au respect de la postérité, une statue en marbre, érigée en son honneur, portera sur son piédestal l'inscription suivante : *À García Moreno, le plus noble des enfants de l'Équateur, mort pour la religion et pour la patrie, la République reconnaissante.*

« Dans les salles des conseils municipaux et autres assemblées officielles figurera également un buste de García Moreno, avec l'inscription : *Au régénérateur de la patrie, au martyr de la civilisation catholique.*

« La route nationale et le chemin de fer, œuvres principales du président défunt, porteront le nom de García Moreno. »

Il faut remonter bien loin dans l'histoire pour rencontrer un homme assez grand pour mériter de pareils éloges, un peuple assez juste pour les lui décerner. Nulle part, dans notre siècle où les catastrophes de toutes sortes ne sont pas rares, un chef d'État n'a été si unanimement honoré et pleuré. « Ce n'est pas assurément une chose ordinaire que nous voyons là, s'écriait à cette occasion Louis Veuillot : un peuple reconnaissant envers le chef qui ne l'a point spolié; qui n'a trahi ni son corps ni son âme; qui au contraire a audacieusement voulu le délivrer de l'ignorance, des menteurs, des hommes de proie; qui l'a conduit devant Dieu dans la lumière, dans l'innocence et dans la paix, et qui enfin a donné sa vie pour son salut ! Il y a aujourd'hui sur la terre un lieu petit et obscur, mais pourtant visible, où la louange du *Juste* est partout proclamée. Là, le juste était chef du pouvoir et on le pleure non seulement devant l'autel, mais en pleine rue ! Nous en concluons qu'il y a une justice parmi les hommes, qu'elle parle tout haut, et que Dieu ne veut pas perdre le monde. Quand la justice parle quelque part au milieu du monde, c'est assez pour que le monde ne soit pas perdu. La justice qui parle dans l'Équateur est un grand service rendu au genre humain, le plus grand peut-être que l'Amérique lui ait rendu jusqu'ici. » (*L'Univers*, 11 octobre 1875)

Nous pouvons ajouter à l'honneur de l'humanité que la couronne de gloire fut posée en ces jours sur la tête de García Moreno, non seulement par le peuple au milieu duquel il a vécu, mais par toutes les nations catholiques sans exception. Le monde civilisé porta le deuil du noble chevalier de la civilisation chrétienne, et le grand Pie IX honora publiquement ce fils digne de lui. Le vingt septembre, dans sa prison du Vatican, parlant à de pieux pèlerins, il s'écria : « Au milieu des gouvernements livrés au délire de l'impiété, la République de l'Équateur se distinguait miraculeusement de toutes les autres par son esprit de justice et par l'inébranlable foi de son président, qui toujours se montra le fils soumis de l'Église, empli de dévouement pour le Saint-Siège et de zèle pour maintenir au sein de la République la religion et la piété. Et voilà que les impies, dans leur aveugle fureur, regardent comme une insulte à leur prétendue civilisation moderne l'existence d'un gouvernement qui, tout en se consacrant au bien-être matériel du peuple, s'efforce en même temps d'assurer son progrès moral et spirituel. À la suite de conciliabules ténébreux organisés dans une République voisine, ces vaillants ont décrété le meurtre de l'illustre président. Il est tombé sous le fer d'un assassin, victime de sa foi et de sa charité chrétienne envers sa patrie. » *Victime de sa foi et de sa charité* : pour Pie IX comme pour tous, la mort de García Moreno fut la mort d'un martyr. Pie IX et García Moreno, tous deux

parcouru durant cette période de régénération, je comparerai l'état actuel avec son point de départ, non pour nous glorifier, mais pour glorifier Celui à qui nous devons tout et que nous adorons comme notre Rédempteur et notre Père, comme notre protecteur et notre Dieu.»

Il parcourait ensuite les différentes branches de l'administration, enseignement, bienfaisance, travaux publics, finances, missions: établissant, preuves en main, l'immense développement qu'avait pris la civilisation sous le rapport intellectuel, moral et matériel, depuis que la religion présidait aux destinées du pays. Il terminait par cette déclaration qui arracha des larmes aux membres du Congrès:

«J'achève dans quelques jours la période du mandat qui m'a été confié en 1869. La République a joui de six années de repos et durant ces six années elle a marché résolument dans le sentier du progrès, sous la protection visible de la Providence. Bien plus grands eussent été les résultats obtenus, si j'avais possédé pour gouverner les qualités qui me manquent malheureusement, ou si, pour faire le bien, il suffisait de le désirer avec ardeur.

«Si j'ai commis des fautes, je vous en demande pardon mille et mille fois, et ce pardon, je le demande avec des larmes très sincères à tous mes compatriotes, les priant de croire que ma volonté n'a jamais cessé de poursuivre leur bien. Si au contraire vous croyez que j'ai réussi en quelque chose, attribuez-en d'abord le mérite à Dieu et à l'Immaculée dispensatrice des trésors de sa miséricorde, puis à vous-mêmes, au peuple, à l'armée et à tous ceux qui, dans les différentes branches du gouvernement, m'ont aidé avec tant d'intelligence et de fidélité à remplir mes difficiles devoirs.»

Le Congrès se montra digne d'un tel message. Il répondit, non au président qui ne pouvait plus l'entendre, mais à la nation, par un manifeste en l'honneur de García le Grand, «grand non seulement aux yeux de l'Équateur, mais de l'Amérique, mais du monde entier, car le génie appartient à tous les peuples et à tous les siècles». Non content d'avoir ainsi glorifié le héros de l'Équateur devant tout son peuple, le Congrès voulut perpétuer sa mémoire en élevant dans la capitale un monument qui rappellerait ses bienfaits. Dans la session du seize septembre il édicta le décret suivant, que nous reproduisons textuellement, comme le plus glorieux et le plus fidèle résumé des grandes œuvres accomplies par le héros-martyr.

«Considérant:

«Que l'Excellentissime don Gabriel García Moreno, par sa vaste intelligence comme par ses hautes vertus, mérite d'occuper la première place parmi les enfants de l'Équateur;

«Qu'il a consacré sa vie et les dons si rares de son esprit et de son cœur à la régénération et à la grandeur de la République, en fondant les institutions sociales sur la base solide des principes catholiques;

«Qu'avec la magnanimité des grands hommes, il affronta sans crainte la diffamation, la calomnie, et les sarcasmes impies, donnant ainsi au monde le noble exemple d'une admirable fermeté dans l'accomplissement du devoir;

«Qu'il aimait la religion et la patrie jusqu'à souffrir pour elles le martyre, et légua de la sorte à la postérité une mémoire illustrée de l'immortelle auréole dont Dieu couronne les plus héroïques vertus;

«Qu'il combla la nation d'immenses et impérissables bienfaits dans l'ordre matériel, intellectuel, moral et religieux;

«Et qu'enfin la nation doit honneur, gratitude et respect aux citoyens qui savent l'ennoblir et la servir sous l'inspiration du plus pur et du plus ardent patriotisme;

son sang pour nous.» Jamais, s'écrient les témoins oculaires, on ne vit spectacle plus navrant.

Le jour des obsèques, sur un magnifique catafalque dressé dans la cathédrale, le corps du président, en costume de général, la tête découverte, apparut une dernière fois à la foule immense qui remplissait l'église et ses abords. Bientôt on vit entrer l'archevêque avec son clergé; les membres du gouvernement, entourés des autorités civiles et militaires, prirent place à leur tour. Tous les yeux se portèrent alors sur l'estrade d'honneur occupée par le président dans les cérémonies publiques, et le peuple la voyant vide se mit à sangloter et à gémir. L'émotion redoubla quand don Vicente Cuesta, traduisant le sentiment général, appliqua au nouveau Judas Maccabée ces paroles de l'Écriture, si bien appropriées à la circonstance: *Le peuple d'Israël pleura toutes ses larmes, et le deuil dura de longs jours, et ils disaient: Comment est-il tombé, le vaillant qui sauvait Israël?* «Si le silence, s'écria l'orateur, est l'expression des grandes douleurs quand il s'agit d'une infortune privée, à plus forte raison quand survient un de ces terribles événements qui accablent tout un peuple. Que dire dans cette lugubre cérémonie, en présence des restes de ce chef illustre dont la vie féconde et l'héroïque trépas laisseront un éternel souvenir dans les annales de l'Équateur? Ô Dieu des nations, pourquoi donc avez-vous permis que la sentinelle de votre maison, le défenseur de votre Église, l'orgueil de votre peuple, tombât ainsi à l'improviste, baigné dans son propre sang? Ô mon Dieu! prosternés devant votre infinie majesté, nous ne pouvons qu'adorer vos inscrutables desseins. Vous nous l'aviez donné, vous nous l'avez enlevé, que votre saint Nom soit béni! Nous étoufferons dans notre cœur tout sentiment de vengeance, nous ne voulons pas même dire aux assassins: Cains, qu'avez-vous fait du sang du juste?»

Les sanglots de l'auditoire étouffaient la voix de l'orateur. Laisant de côté les actes publics du président «comme appartenant aux annales de l'Équateur, à l'histoire de l'Amérique, à la galerie des grands hommes de ce siècle» il rappela ses vertus intimes, sa foi, sa piété, son zèle et sa noble protestation contre l'envahissement des États pontificaux qui avait attiré sur une nation ignorée de tous, les regards du monde entier. Pie IX lui-même avait fixé son œil reconnaissant sur ce petit peuple des Andes, au milieu duquel, en ce temps d'apostasie générale, avait paru le seul homme assez fort pour brandir dans ses vaillantes mains l'épée de Constantin, de Charlemagne et de saint Louis. «Et ces mains, ajouta-t-il, ont été lacérées par le crime! Le soldat de Dieu est mort martyr de son zèle et de sa foi!» Les gémissements redoublèrent quand l'orateur s'écria en terminant: «García Moreno, tes yeux ne voient pas nos larmes, tes oreilles n'entendent pas les lamentations de ton peuple, ton noble cœur ne bat plus dans ta poitrine, mais ton âme nous comprend. Ah! de cette région bienheureuse où t'a conduit ton héroïque vertu, jette un regard sur tes enfants, n'abandonne pas ton pays à l'anarchie, demande à Dieu de susciter un homme qui continue ton œuvre et sache dire comme toi: *Adveniat regnum tuum!*»

Le crime du six août fit naître une telle exaspération que le peuple voulut à toute force s'emparer des assassins. Déjà deux d'entre eux, Campuzano et Polanco étaient sous les verrous. Plus heureux, le jeune Cornejo avait gagné les montagnes. Enfermé dans une hutte au milieu des bois, il se crut sauvé, mais il comptait sans la divine justice.

Quelques jours après le meurtre, un domestique fidèle qui l'avait accompagné dans sa fuite revint à Quito s'informer de la marche des événements et recueillir certains objets nécessaires à son maître. Ayant trouvé la maison déserte – car les parents de Cornejo, inconsolables du crime commis par leur fils, avaient disparu – il se mit à parcourir les chambres au milieu de la nuit, une bougie à la main, pour recueillir les hardes du fugitif. Un voisin d'en face, surpris de cette promenade nocturne dans une maison qu'il savait inhabitée, suivit l'inconnu à son départ et le dénonça au premier poste qu'il rencontra. Le domestique fut arrêté et condamné, sous peine d'être fusillé sur l'heure, à guider une escouade de soldats vers la cachette de Cornejo. Toutefois, grâce à la vigilance d'un Indien qui lui donna l'éveil à l'approche des sbires, Cornejo parvint à

La mort de García Moreno à peine connue, toute la ville se couvrit spontanément de deuil. Les rues se tendaient de noir, les drapeaux funèbres flottaient aux fenêtres de chaque maison, les cloches sonnaient le glas, le canon mêlait d'heure en heure ses lugubres grondements à ce triste concert, les larmes coulaient de tous les yeux: on eût dit que chaque famille venait de perdre un de ses membres. Au lieu de se trouver en révolution, comme on aurait pu le craindre, la capitale tomba dans une inexprimable consternation. La feuille officielle interpréta parfaitement le sentiment public en disant que «sous le poids de la douleur, le mouvement de la vie s'était comme arrêté, les lèvres restaient muettes et les cœurs défaillants». Elle exprimait en même temps la certitude que l'ordre ne serait pas troublé: «En immolant notre chef, une bande de scélérats a cru immoler du même coup la religion et la patrie, mais l'esprit de García Moreno restera avec nous, le martyr du haut du ciel priera pour son peuple.»

De fait, il n'y eut pas même un semblant de désordre. Les assassins durent s'enfuir au plus tôt pour ne pas tomber sous les coups de la vengeance publique. En vertu des dispositions constitutionnelles, le vice-président don Javier León se déclara chef du pouvoir exécutif et mit la République en état de siège. Par une circulaire adressée aux gouverneurs de province, il donna l'ordre d'employer tous les moyens possibles pour s'emparer des meurtriers. S'adressant à l'armée, il fit appel à son amour pour le chef immortel qu'elle venait de perdre: «Officiers et soldats, disait-il, des mains encore rouges de son sang vous présenteront peut-être un autre drapeau que celui de la religion et de la patrie, mais vous vous souviendrez des enseignements de votre illustre généralissime, vous serez fidèles aux lois de l'honneur. Braves soldats, tournez vos yeux vers le ciel, voyez sur la tête de celui que vous pleurez la glorieuse couronne du martyr, et jurez de défendre les institutions pour lesquelles il a donné sa vie.» De Cuenca, de Guayaquil aussi bien que de Quito, arrivèrent des protestations de dévouement à la patrie, mêlées aux explosions de la plus vive douleur. Le corps diplomatique tout entier voulut s'associer au peuple et à l'armée dans ces touchantes manifestations du deuil national.

L'ordre ainsi assuré, un décret du pouvoir exécutif fixa au neuf août les funérailles du président. «Considérant, disait justement ce décret, que l'Excellentissime don Gabriel García Moreno a été l'un des plus grands hommes de l'Amérique et, par ses importantes réformes, le patriotique auteur de la prospérité dont jouit la République; que sa mort prématurée sera pour tout le peuple un sujet d'éternelle douleur; que les nations ont le devoir d'honorer les hommes assez généreux pour consacrer leur vie au service de la patrie: les obsèques de l'Excellentissime Gabriel García Moreno seront solennellement célébrées dans l'église métropolitaine. Sur le catafalque, on lira ces mots qui résumant sa vie: *Au régénérateur de la patrie, à l'invincible défenseur de la foi catholique.*» Durant les trois jours qui s'écoulèrent entre la mort et les funérailles, le corps fut exposé dans une chapelle ardente. Assis sur un fauteuil, revêtu des insignes de sa charge, entouré de ses gardes, on l'eût dit simplement assoupi. Les assassins avaient criblé son corps de blessures, mais respecté son noble visage dont chacun pouvait reconnaître les traits expressifs et la mâle physionomie. Les visiteurs affluèrent sans interruption durant ces trois jours, non seulement de la capitale, mais de dix lieues à la ronde. En se rendant au Congrès, les députés rencontraient sur leur route des processions interminables d'hommes, de femmes et d'enfants qui avaient prié près du cadavre et s'en retournaient en pleurant à chaudes larmes. «Nous avons perdu notre père, disaient-ils; il a donné

s'évader; les soldats se mirent à sa poursuite, et le gouvernement, averti par courrier, donna l'ordre de cerner le bois qui lui servait d'abri. À cette nouvelle, le peuple en masse, hommes, femmes, enfants, accourut de la ville et des villages voisins pour enfermer le meurtrier dans un immense cercle et lui couper ainsi toute retraite; mais on avait compté sans les buissons ni les taillis d'où il leur fut impossible de le déloger. Dans sa fureur, le peuple mit le feu au bois, afin de forcer le fugitif à se rendre ou à périr. Voyant les flammes s'approcher, Cornejo se blottit dans le creux d'un arbre jusqu'au moment où la foule désespérée se décida à reprendre le chemin de la ville. Déjà il levait la tête pour respirer, quand un soldat resté en arrière l'aperçut, poussa un cri et rappela la foule, qui faillit mettre l'assassin en pièces. Livré au conseil de guerre, Cornejo fit des aveux complets. Il résulta de ces déclarations que le crime était le résultat d'une conspiration dont Polanco était l'âme. C'est lui qui avait entraîné les conjurés et distribué les rôles au moment du drame. Condamné à mort, Cornejo se convertit sérieusement et écrivit à sa mère une lettre pleine de résignation: «Je suis heureux, dit-il, de mourir pour expier mon crime, et de mourir maintenant, après avoir eu le bonheur de me réconcilier avec Dieu. Si j'avais échappé, je serais perdu pour toujours.» Élevé par des parents chrétiens, il avait été perdu par la Révolution: d'un jeune homme plein de bons sentiments, elle avait fait un assassin.

Avant lui, Campuzano avait payé sa dette à la justice. On dit qu'après sa condamnation, on lui promit la vie sauve s'il voulait révéler le nom de ses complices. «C'est inutile, s'écria le malheureux: mes compagnons, eux, ne me feraient pas grâce. J'aime mieux être fusillé que poignardé.»

Le docteur Polanco, l'organisateur du complot, en fut quitte pour dix ans de réclusion. Encore s'échappa-t-il de prison deux ans après, au moment d'une bataille entre conservateurs et radicaux. Se jetant aussitôt dans la mêlée, il vomissait des blasphèmes et commandait aux soldats de tirer sur une bannière du Sacré-Cœur lorsqu'une balle l'atteignit au front et l'étendit raide mort. Les autres conjurés périrent presque tous de mort violente.

Quelques jours après les funérailles eut lieu l'ouverture de la session législative. Le ministre de l'intérieur présenta au Congrès le message que García Moreno portait sur lui au moment de l'assassinat. Impossible de rendre l'impression qu'éprouva l'assemblée en voyant, tout couvert de taches sanglantes, ce manuscrit dans lequel le grand homme, le père du peuple, avait consigné sa pensée suprême et sa dernière volonté. On en écouta la lecture dans un religieux et solennel silence:

«Il y a quelques années, disait García Moreno, l'Équateur répétait chaque jour les tristes plaintes que le libérateur Bolívar adressait dans son dernier message au Congrès de 1830: *Je rougis de l'avouer: l'indépendance est un bien que nous avons conquis, mais aux dépens de tous les autres.*

«Depuis que, mettant en Dieu notre espérance, nous nous sommes éloignés du courant d'impiété et d'apostasie qui entraîne le monde en ces jours d'aveuglement et que nous nous sommes réorganisés en 1869 comme nation vraiment catholique, tout va changeant jour par jour pour le bien et la prospérité de notre chère patrie.

«L'Équateur était autrefois un corps duquel se retirait la vie, et qui se voyait dévoré comme les cadavres par cette multitude d'insectes hideux que la liberté de la putréfaction fait toujours éclore dans l'obscurité du sépulcre; mais aujourd'hui, à la voix souveraine qui tira Lazare de la tombe, voici qu'il se ranime et marche en avant, bien que traînant encore ses liens et son suaire, c'est-à-dire les restes de la misère et de la corruption dans lesquels nous étions ensevelis.

«Pour justifier mes paroles, il suffira que je vous rende un compte sommaire de nos progrès pendant ces dernières années, m'en remettant aux informations spéciales de chaque ministère pour tout ce qui concerne les documents et les détails. Afin qu'on voie exactement le chemin